

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Les Regrets Et Avtres Oeuvres Poetiques

Du Bellay, Joachim

Paris, 1565

A Son Livre.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2800

A SON LIVRE.

Mon liure (& ie ne suis sur ton aise enuieux)
Tu t'en iras sans moy uoir la Court de mon Prince.
He chetif que ie suis, combien en gré ie prinssse,
Qu'un heur pareil au tien fust permis à mes yeux!
Là si quelqu'un uers toy se monstre gracieux,
Souhaite luy qu'il uiue heureux en sa prouince:
Mais si quelque malin obliquement te pince,
Souhaite luy tes pleurs, & mon mal ennuyeux.
Souhaite luy encor' qu'il face un long uoyage,
Et bien qu'il ait de ueüe elongné son mesnage,
Que son cueur, ou qu'il uoise, y soit tousiours present:
Souhaite qu'il ueillisse en longue seruitude,
Qu'il n'esprouue à la fin que toute ingratitude,
Et qu'on mange son bien pendant qu'il est absent.

NE ne veulx point fouiller au sein de la nature,
 Ie ne veulx point chercher l'esprit de l'univers,
 Ie ne veulx point sonder les abyssmes couuers,
 Ny designer du ciel la belle architecture.

Ie ne peins mes tableaux de si riche peinture,
 Et si hauts argumens ne recherche à mes vers,
 Mais suiuant de ce lieu les accidens diuers,
 Soit de bien, soit de mal, i'escris à l'adventure.

Ie me plains à mes uers, si i'ay quelque regret:
 Ie me rus avec eulx, ie leur dy mon secret,
 Comme estans de mon cœur les plus seurs secretaires.

Aussi ne veulx-ie tant les peigner & friser,
 Et de plus braues noms ne les veulx desguiser,
 Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires.

Vn plus sçauant que moy (Paschal) ira songer
 Auecques l'Ascrean dessus la double cyme:
 Et pour estre de ceulx, dont on fait plus d'estime,
 D'edans l'onde au cheual tout nud s'ira plonger.

Quant à moy, ie ne veulx pour un uers allonger,
 M'accourcir le cerueau: ny pour polir ma ryme,
 Me consumer l'esprit d'une songneuse lime,
 Frapper dessus ma table, ou mes ongles ronger.

Aussi veulx-ie (Paschal) que ce que ie compose,
 Soit une prose en ryme, ou une ryme en prose,
 Et ne veulx pour cela le laurier meriter.

Et peult estre que tel se pense bien habile,
 Qui trouuant de mes uers la ryme si facile,
 En vain travaillera, me uoulant imiter.



N'estant, comme ie suis, encor' exercitè
Par tant & tant de maux au ieu de la Fortune,
Ie suiuois d'Apollon la trace non commune,
D'une sainte fureur saintement agité.
Ores ne sentant plus ceste diuinité,
Mais picqué du souci qui fascheux m'importune,
Vne adresse i'ay pris beaucoup plus opportune
A qui se sent forcé de la necessité.
Et c'est pourquoy (Seigneur) ayant perdu la trace,
Que suit vostre Ronsard par les champs de la Grace,
Ie m'adresse ou ie uoy le chemin plus batu:
Ne me bastant le cœur, la force, ny l'haleine,
De suiure, comme luy, par sueur & par peine,
Ce penible sentier qui meine à la uerité.

Ie ne ueulx feuilletter les exemplaires Grecs,
Ie ne ueulx retracer les beaux traictz d'un Horace,
Et moins ueulx-ie imiter d'un Petrarque la grace,
Ou la uoix d'un Ronsard, pour chanter mes Regrets.
Ceulx qui sont de Phœbus urais poëtes sacrez,
Animeront leurs uers d'une plus grand' audace:
Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse,
Ie n'entre si auant en si profonds secretz.
Ie me contenteray de simplement escrire
Ce que la passion seulement me fait dire,
Sans rechercher ailleurs plus graues argumens.
Aussi n'ay ie entrepris d'imiter en ce liure
Ceulx qui par leurs escripts se uantent de reuiure,
Et se tirer tous usqz dehors des monumens.

Ceulx

Ceulx qui sont amoureux, leurs amours chanteront,
 Ceulx qui ayment l'honneur, chanteront de la gloire,
 Ceulx qui sont pres du Roy, publieront sa uictoire,
 Ceulx qui sont courisans, leurs faueurs uanteront:
 Ceulx qui ayment les arts, les sciences diront,
 Ceulx qui sont uertueux, pour tels se feront croire,
 Ceulx qui ayment le uin, deuiseront de boire,
 Ceulx qui sont de loisir, de fables escriront:
 Ceulx qui sont mesdisans, se plairont à mesdire,
 Ceulx qui sont moins fascheux, diront des mots pour rire,
 Ceulx qui sont plus uaillans, uanteront leur ualeur:
 Ceulx qui se plaisent trop, chanteront leur louange,
 Ceulx qui ueulent flater, feront d'un diable un ange:
 Moy, qui sus malheureux, ie plaindray mon malheur.

Las ou est maintenant ce messpris de Fortune?
 Ou est ce cœur uainqueur de toute aduersité,
 C'est honnesteste desir de l'immortalité,
 Et ceste honnesteste flamme au peuple non commune?
 Ou sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuict brune
 Les Muses me donnoient, alors qu'en liberté
 Dessus le uerd tapy d'un riuage esquarté
 Ie les menois danser aux rayons de la Lune?
 Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
 Et mon cœur qui souloit estre maistre de soy,
 Est serf de mille maux & regrets qui m'ennuyent.
 De la posterité ie n'ay plus de souci,
 Ceste diuine ardeur, ie ne l'ay plus aussi,
 Et les Muses de moy, comme estranges, s'ensuyent.

B ij



Ce pendant que la Court mes ouurages lisoit,
Et que la Sœur du Roy, l'unique Marguerite,
Me faisant plus d'honneur que n'estoit mon merite,
De son bel œil diuin mes uers fauorisoit,
Vne fureur d'esprit au ciel me conduisoit
D'une aile qui la mort & les siecles euite,
Et le docte troppeau qui sur Parnasse habite,
De son feu plus diuin mon ardeur attisoit.
Ores ie suis muet, comme on uoid la Prophete
Ne sentant plus le Dieu, qui la tenoit suiette,
Perdre soudainement la fureur & la uoix.
Et qui ne prend plaisir qu'un Prince luy commande?
L'honneur nourrit les arts, & la Muse demande
Le theatre du peuple, & la faueur des Roys.

Ne r'esbahis Ronsard, la moitié de mon ame,
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
Et si aueques l'air du ciel Italien
Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.
Le saint rayon qui part des beaux yeux de ta dame,
Et la sainte faueur de ton Prince & du mien,
Cela (Ronsard) cela, cela merite bien
De r'échauffer le cœur d'une si uiue flamme.
Mais moy, qui suis absent des raiz de mon Soleil,
Comment puis-ie sentir échauffement pareil
A celuy qui est pres de sa flamme diuine?
Les costaux soleillez de pampre sont couuers:
Mais des Hyperborez les eternels hyuers
Ne portent que le froid, la neige, & la bruine.

France

France, mere des arts, des armes, & des loix,
 Tu m'as nourry long temps du laiët de ta māmelle:
 Ores, comme un aigneau qui sa nourrisse appelle,
 Ie remplis de ton nom les antres & les bois.

Si tu m'as pour enfant aduoué quelquefois,
 Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle?

France, France, respons à ma triste querelle:
 Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma uoix.

Entre les loups cruels i'erre parmy la plaine,
 Ie sens uenir l'hyuer, de qui la froide haleine
 D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,
 Ils ne craignent le loup, le uent, ny la froidure:
 Si ne suis-ie pourtant le pire du troppeau.

Ce n'est le fleuue Thusque au superbe riuage,
 Ce n'est l'air des Latins, ny le mont Palatin,
 Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,
 Changeant à l'estranger mon naturel langage.

C'est l'ennuy de me uoir trois ans, & d'auantage,
 A insi qu'un Promethé, cloué sur l'Auentin,
 Ou l'espoir miserable & mon cruel destin,
 Non le ioug amoureux, me detient en seruage.

Et quoy (Ronsard) & quoy, si au bord estranger
 Ouide osa sa langue en barbare changer
 A fin d'estre entendu, qui me pourra reprendre

D'un change plus heureux? nul, puis que le François,
 Quoy qu'au Grec & Romain egalé tu te sois,
 Au riuage Latin ne se peult faire entendre.

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
Bien que de telz tresors l'avarice n'ait soing,
Bien que de telz harnois le soldat n'ait besoing,
Bien que l'ambition telz honneurs ne desire:
Bien que ce soit aux grands un argument de rire,
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,
Combien est peu prisé le mestier de la lyre:
Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtoisan,
Bien qu'on ne paye en uers l'œuvre d'un artisan,
Bien que la Muse soit de pauvreté suiuite:
Si ne ueulx-ie pourtant delaisser de chanter,
Puis que le seul chant peult mes ennuyes enchanter,
Et qu'aux Muses ie doy bien six ans de ma uie.

Veu le soing mesnager, dont trauaillé ie suis,
Veu l'importun souci, qui sans fin me tormente,
Et ueu tant de regrets, desquelz ie me lamente,
Tu t'esbahis souuent comment chanter ie puis.
Ie ne chante (Magny) ie pleure mes ennuyes,
Ou, pour le dire mieulx, en pleurant ie les chante,
Si bien qu'en les chantant, souuent ie les enchante:
Voila pourquoy (Magny) ie chante iours & nuicts.
Ainsi chante l'ouurier en faisant son ouurage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pelerin regrettant sa maison:
Ainsi l'aduanturier en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

Main-

Maintenant ie pardonne à la douce fureur,
Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,
Sans tirer autre fruit de mon ingrat ouvrage,
Que le uain passetemps d'une si longue erreur.
Maintenant ie pardonne à ce plaisant labeur,
Puis que seul il endort le souci qui m'outrage,
Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage,
Ainsi qu' auparauant, ie ne tremble de peur.
Si les uers ont esté l'abus de ma ieunesse,
Les uers seront aussi l'appuy de ma uieillesse:
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,
S'ils furent ma blesseure, ils seront mon Achille,
S'ils furent mon uenim, le scorpion utile,
Qui sera de mon mal la seule guerison.

Si l'importunité d'un crediteur me fasche,
Les uers m'ostent l'ennuy du fascheux crediteur:
Et si ie suis fasché d'un fascheux seruiteur,
Dessus les uers (Boucher) soudain ie me desfasche.
Si quelqu'un dessus moy sa cholere d'eslasche,
Sur les uers ie uomis le uenim de mon cœur:
Et si mon foible esprit est recreu du labeur,
Les uers font que plus frais ie retourne à ma tasche.
Les uers chassent de moy la molle oisieté,
Les uers me font aymer la douce liberté,
Les uers chantent pour moy ce que dire ie n'ose.
Si donc i'en recueillis tant de profits diuers,
Demandes-tu (Boucher) de quoy seruent les uers,
Et quel bien ie regoy de ceulx que ie compose?

P anjas, veulx-tu sçauoir quels sont mes passetemps?
I e songe au lendemain, i'ay soing de la despense
Qui se fait chacun iour, & si fault que ie pense
A rendre sans argent cent creditours contents.
I e uays, ie uiens, ie cours, ie ne perds point le temps,
I e courtise un banquier, ie prens argent d'auance:
Quand i'ay depesché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends.
Qui me presente un compte, une lettre, un memoire,
Qui me dit que demain est iour de consistoire,
Qui merrompt le cerueau de cent propos diuers:
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie,
A ueques tout cela, dy (Panjas) ie te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment ie fais des uers?

C e pendant que Magny suit son grand Auanson,
P anjas son Cardinal, & moy le mien encore,
Et que l'esperoir flateur, qui noz beaux ans deuore,
A ppaste noz desirs d'un friand hamesson,
T u courtises les Roys, & d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siecle decore,
T u t'honores toymesme, & celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.
L as & nous ce pendant nous consumons nostre aage
S ur le bord incogneu d'un estrange riuage,
O u le malheur nous fait ces tristes uers chanter,
C omme on uoid quelquefois, quand la mort les appelle,
A rrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle,
B ien loing sur un estang trois cygnes lamenter.

Après

5

A pres auoir long temps erré sur le riuage,
Ou lon uoit lamenter tant de chetifs de Court,
Tu as atteint le bord, ou tout le monde court,
Fuyant de pauureté le penible seruage.
Nous autres ce pendant, le long de ceste plage,
En uain tendons les mains uers le Nautonnier sourd,
Qui nous chasse bien loing: car, pour le faire court,
Nous n'auons un quattrin pour payer le naulage.
Ainsi donc tu iouis du repos bienheureux,
Et comme font là bas ces doctes amoureux,
Bien auant dans un bois te perds avec ta dame:
Tu bois le long oubly de tes trauaux passez,
Sans plus penser en ceulx que tu as delaissez,
Criant dessus le port, ou tirant à la rame.

Si tu ne sçais (Morel) ce que ie fais icy,
Ie ne fais pas l'amour, ny autre tel ouurage:
Ie courtize mon maistre, & si fais d'auantage,
Ayant de sa maison le principal souci.
Mon Dieu (ce diras-tu) quel miracle est-ce cy,
Que de uoir Dubellay se mesler du mesnage,
Et composer des uers en un autre langage!
Les loups & les aigneaux s'accordent tout ainsi.
Voila que c'est, Morel: la douce poësie
M'accompagne par tout, sans qu' autre fantaisie
En si plaisant labeur me puisse rendre oisif.
Mais tu me respondras: Donne, si tu es sage,
De bonne heure congé au cheual qui est d'aage,
De peur qu'il ne s'empire, & deuienne poussif.

C

Ce pendant que tu dis ta Cassandre diuine,
Les louanges du Roy, & l'heritier d'Hector,
Et ce Montmorancy, nostre François Nestor,
Et que de sa faueur Henry t'estime digne:
Je me pourmene seul sur la riue Latine,
La France regrettant, & regrettant encor
Mes antiques amis, mon plus riche tresor,
Et le plaisant seiour de ma terre Angeuine.
Je regrette les bois, & les champs blondissans,
Les vignes, les iardins, & les prez uerdissans,
Que mon fleuue trauerse: icy pour recompense
Ne uoyant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
Ou me tient attaché d'un espoir malheureux,
Ce que possede moins celuy qui plus y pense.

Heureux, de qui la mort de sa gloire est suiuite,
Et plus heureux celuy, dont l'immortalité
Ne prend commencement de la posterité,
Mais deuant que la mort ait son ame rauie.
Tu iouis (mon Ronsard) mesmes durant ta uie,
De l'immortel honneur que tu as merité:
Et deuant que mourir (rare felicité)
Ton heureuse uertu triomphe de l'enuie.
Courage donc (Ronsard) la uictoire est à toy,
Puis que de ton costé est la faueur du Roy:
Ia du laurier uainqueur tes temples se couronnent,
Et ia la tourbe espesse à l'entour de ton flanc
Resemble ces esprits, qui là bas enuironnent
Le grand prestre de Thrace au long sourpely blanc.

Comte,

Comte, qui ne fis onc compte de la grandeur,
 Ton Dubellay n'est plus: ce n'est plus qu'une fouche,
 Qui dessus un ruisseau d'un doz courbé se couche,
 Et n'a plus rien de uif, qu'un petit de uerdeur.
 Si i'escry quelque fois, ie n'escry point d'ardeur,
 I'escry naïuement tout ce qu'au cœur me touche,
 Soit de bien, soit de mal, comme il uient à la bouche,
 En un stile aussi lent, que lente est ma froideur.
 Vous autres ce pendant peintres de la nature,
 Dont l'art n'est pas enclos dans une protraiture,
 Contrefaites des uieux les ouurages plus beaux.
 Quant à moy, ie n'aspire à si haulte louange,
 Et ne sont mes protraits aupres de uoz tableaux,
 Non plus qu'est un Ianet aupres d'un Michel-ange.

Ores, plus que iamais, me plaist d'aymer la Muse,
 Soit qu'en François i'escrue, ou langage Romain,
 Puis que le iugement d'un Prince tant humain,
 De si grande faueur cnuers les lettres use.
 Donq le sacré mestier, ou ton esprit s'amuse,
 Ne sera desormais un exercice uain,
 Et le tardif labeur, que nous promet ta main,
 Desormais pour Francus n'aura plus nulle excuse.
 Ce pendant (mon Ronsard) pour tromper mes ennuys,
 Et non pour m'enrichir, ie suiuray, si ie puis,
 Les plus humbles chansons de ta Muse lassée.
 Aussi chascun n'a pas meritè que d'un Roy
 La liberalité luy face, comme à toy,
 Ou son archet doré, ou sa lyre crosse.

Ne lira-lon iamais, que ce Dieu rigoureux?
I amais ne lira-lon que ceste Idaliene?
Ne uoira-lon iamais Mars sans la Cypriene?
I amais ne uoira-lon, que Ronsard amoureux?
Retistra-lon tousiours, d'un tour laborieux,
Ceste toile, argument d'une si longue peine?
R euoira-lon tousiours Oreste sur la scene?
Sera tousiours Roland par amour furieux?
Ton Francus, ce pendant, a beau haulser les voiles,
D resser le gouvernail, espier les estoiles,
Pour aller ou il deust estre ancré desormais:
Il a le uent à gré, il est en equippage,
Il est encor pourtant sur le Troyen riuage,
Aussi croy-ie (Ronsard) qu'il n'en partit iamais.

Qu'heureux tu'es (Baïf) heureux, & plus qu'heureux,
De ne suiure abusé ceste auengle Deesse,
Qui d'un tour inconstant & nous haulse & nous baisse,
Mais cest auengle enfant qui nous fait amoureux!
Tu n'esprouues (Baïf) d'un maistre rigoureux
Le seure sourcy: mais la douce rudesse
D'une belle, courtoise, & gentile maistresse,
Qui fait languir ton cœur doucement langoureux.
Moy chetif ce pendant loing des yeux de mon Prince,
Ie uieillis malheureux en estrange prouince,
Fuyant la pauureté: mais las ne fuyant pas
Les regrets, les ennuy, le trauail, & la peine,
Le tardif repentir d'une esperance uaine,
Et l'importun souci, qui me suit pas à pas.

Malheu-

7
M alheureux l'an, le mois, le iour, l'heure, & le poinct,
Et malheureuse soit la flateuse esperance,
Quand pour uenir icy i'abandonnay la France:
La France, & mon Aniou, dont le desir me poingr.
Vrayement d'un bon oiseau guidé ie ne fus point,
Et mon cœur me donnoit assez signifiante
Que le ciel estoit plein de mauuaise influence,
Et que Mars estoit lors à Saturne conioint.
Cent fois le bon aduis lors m'en uoulut distraire,
Mais tousiours le destin me tiroit au contraire:
Et si mon desir n'eust auenglé ma raison,
N'estoit-ce pas assez pour rompre mon uoyage,
Quand sur le sueil de l'huis, d'un sinistre presage,
Ie me blessay le pied sortant de ma maison?

Si celuy qui s'appreste à faire un long uoyage,
Doit croire cestuy là qui a ia uoyagé,
Et qui des flots marins longuement oultragé,
Tout moite & degoutant fest sauué du naufrage,
Tu me croiras (Ronsard) bien que tu sois plus sage,
Et quelque peu encor (ce croy-ie) plus aagé,
Puis que i'ay deuant toy en ceste mer nagé,
Et que desia ma nef descouure le rinage.
Donques ie t'aduertis, que ceste mer Romaine
De dangereux escueils & de bancs toute pleine
Cache mille perils, & qu'icy bien souuent
Trompé du chant pipeur des monstres de Sicile,
Pour Charybde euitier tu tomberas en Scylle,
Si tu ne sçais nager d'une uoile à tout uent.

Ce n'est l'ambition, ny le soing d'acquerir,
Qui m'a fait delaisser ma riue paternelle,
Pour uoir ces monts couuers d'une neige eternelle,
Et par mille dangers ma fortune querir.
Le uray honneur, qui n'est coustumier de perir,
Et la urayë uertu, qui seule est immortelle,
Ont comblé mes desirs d'une abondance telle,
Qu'un plus grand bien aux Dieux ie ne ueulx requerir.
L'honneste seruitude, ou mon deuoir me lie,
M'a fait passer les monts de France en Italie,
Et demourer trois ans sur ce bord estranger,
Ou ie uy languissant. ce seul deuoir encore
Me peult faire changer France à l'Inde & au More,
Et le ciel à l'enfer me peult faire changer.

Quand ie te dis adieu, pour m'en uenir icy,
Tu me dis (mon Lahaye) il m'en souuient encore,
Souuienne toy Bellay de ce que tu es ore,
Et comme tu t'en uas, retourne t'en ainsi.
Et tel comme ie uins, ie m'en retourne aussi:
Hors mis un repentir qui le cœur me deuore,
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourcy.
Ce triste repentir, qui me ronge, & me lime,
Ne uient (car i'en suis net) pour sentir quelque crime,
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arresté:
Et pour m'estre abusé d'une ingrate esperance,
Qui pour uenir icy trouuer la pauureté,
M'a fait (sot que ie suis) abandonner la France.

8
Ie hay plus que la mort un ieune casanier,
Qui ne sort iamais hors, sinon aux iours de feste,
Et craignant plus le iour qu'une sauuage beste,
Se fait en sa maison luy mesmes prisonnier.
Mais ie ne puis aymer un uieillard uoyager,
Qui court deça dela, & iamais ne s'arreste,
Ains des pieds moins leger, que leger de la teste,
Ne seiourne iamais non plus qu'un messenger.
L'un sans se traouailler en seureté demeure,
L'autre qui n'a repos iusques à tant qu'il meure,
Trauerse nuit & iour mille lieux dangereux:
L'un passe riche & sot heureusement sa uie,
L'autre plus souffreteux qu'un pauure qui mendie,
S'acquiert en uoyageant un sçauoir malheureux.

Quiconques (mon Bailleul) fait longuement seiour
Sous un ciel incogneu, & quiconques endure
D'aller de port en port cherchant son aduerture,
Et peult uiure estrangier deffous un autre iour:
Qui peult mettre en oubly de ses parents l'amour,
L'amour de sa maistresse, & l'amour que nature
Nous fait porter au lieu de nostre nourriture,
Et uoyage tousiours sans penser au retour:
Il est fils d'un rocher, ou d'une ourse cruelle,
Et digne qui iadis ait succé la mammelle
D'une tygre inhumaine. encor ne uoid-on point
Que les fiers animaux en leurs fors ne retournent:
Et ceux qui parmy nous domestiques seiournent,
Tousiours de la maison le doulx desir les poingt.

Heureux qui, comme Vlyffe, a fait un beau uoyage,
O u comme cestuy là qui conquist la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Viure entre ses parents le reste de son aage !
Quand reuoiray-ie, hélas, de mon petit uillage
Fumer la cheminee, & en quelle saison
Reuoiray-ie le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une prouince, & beaucoup d'auantage ?
Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux:
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angeuine.

Ie me feray sçauant en la philosophie,
En la mathématique, & médecine aussi:
Ie me feray legiste, & d'un plus hault souci
Apprendray les secrets de la theologie:
Du lut, & du pinceau i'esbateray ma uie,
De l'escrime & du bal. ie discourrois ainsi,
Et me uantois en moy d'apprendre tout cecy,
Quand ie changeay la France au sejour d'Italie.
O beaux discours humains ! ie suis uenu si loing,
Pour m'enrichir d'ennuy, de uieillesse, & de soing,
Et perdre en uoyageant le meilleur de mon aage.
Ainsi le marinier souuent pour tout tresor
Rapporte des harens en lieu de lingots d'or,
Ayant fait, comme moy, vn malheureux uoyage.

Que

Que feray-ie, Morel? dy moy, si tu l'entends,
 Feray-ie encor icy plus longue demeurance,
 Ou si i'iray reuoir les campagnes de France,
 Quand les neiges fondront au Soleil du printemps?
 Si ie demeure icy, helas ie perds mon temps
 A me repaistre en uain d'une longue esperance:
 Et si ie uelx ailleurs fonder mon assurance,
 Ie fraude mon labour du loyer que i'attens.
 Mais fault il uiure ainsi d'une esperance uaine?
 Mais fault il perdre ainsi bien trois ans de ma peine?
 Ie ne bougeray donc. non, non, ie m'en iray.
 Ie demourray pourtant, si tu le me conseilles.
 Helas (mon cher Morel) dy moy que ie feray,
 Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles.

Comme le marinier, que le cruel orage
 A long temps agitè dessus la haulte mer,
 Ayant finalement à force de ramer
 Garanty son uaisseau du danger du naufrage,
 Regarde sur le port, sans plus craindre la rage
 Des uagues ny des uents, les ondes escumer:
 Et quelqu'autre bien loing, au danger d'abyssmer,
 En uain tendre les mains uers le front du riuage:
 Ainsi (mon cher Morel) sur le port arresté
 Tu regardes la mer, & uois en seureté
 De mille tourbillons son onde renuersee:
 Tu la uois insqu'au ciel s'esleuer bien souuent,
 Et uois ton Dubellay à la mercy du uent
 Assis au gouvernail dans une nef persee.

La nef qui longuement a uoyagé (Dillier)
Dedans le sein du port à la fin on la serre :
Et le bœuf, qui long temps a renuersé la terre,
Le bouvier à la fin luy oste le collier :
Le uieil cheual se uoid à la fin deslier,
Pour ne perdre l'haleine, ou quelque honte acquerre :
Et pour se reposer du travail de la guerre,
Se retire à la fin le uieillard cheualier :
Mais moy, qui iusqu'icy n'ay prouué que la peine,
La peine & le malheur d'une esperance uaine,
La douleur, le soucy, les regrets, les ennuis,
Je uieillus peu à peu sur l'onde Ausonienne,
Et si n'espere point, quelque bien qui m'aduienne,
De sortir iamais hors des travaux ou ie suis.

Depuis que i'ay laissé mon naturel seiour,
Pour uenir ou le Tybre aux flots tortus ondoye,
Le ciel a ueu trois fois par son oblique uoye
Recommencer son cours la grand' lampe du iour :
Mais i'ay si grand desir de me uoir de retour,
Que ces trois ans me sont plus qu'un siege de Troye,
Tant me tarde (Morel) que Paris ie reuoye,
Et tant le ciel pour moy fait lentement son tour.
Il fait son tour si lent, & me semble si morne,
Si morne, & si pesant, que le froid Capricorne
Ne m'accourcit les iours, ny le Cancre les nuitets.
Voila (mon cher Morel) combien le temps me dure
Loing de France & de toy, & comment la nature
Fait toute chose longue aueques mes ennuis.

C'estoit

C'estoit ores, c'estoit qu'à moy ie deuois uiure,
 Sans uouloir estre plus, que cela que ie suis,
 Et qu'heureux ie deuois de ce peu que ie puis,
 Viure content du bien de la plume, & du liure.

Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de suivre
 Ma ieune liberté, ny faire que depuis
 Ie uesquisse aussi franc de trauaux & dennuis,
 Comme d'ambition i'estois franc & deliure.

Il ne leur a pas pleu qu'en ma uieille saison
 Ie sceusse quel bien c'est de uiure en sa maison,
 De uiure entre les siens sans crainte & sans enuie :

Il leur a pleu (helas) qu'à ce bord estrange
 Ie ueisse ma franchise en prison se changer,
 Et la fleur de mes ans en l'hyuer de ma uie.

O qu'heureux est celuy qui peult passer son aage
 Entre pareils à soy ! & qui sans fiction,
 Sans crainte, sans enuie, & sans ambition
 Regne paisiblement en son pauvre mesnage !

Le miserable soing d'acquerir d'auantage
 Ne tyrannise point sa libre affection,
 Et son plus grand desir, desir sans passion,
 Ne s'estend plus auant que son propre heritage.

Il ne s'empesche point des affaires d'autruy,
 Son principal espoir ne depend que de luy,
 Il est sa court, son roy, sa faueur, & son maistre.

Il ne mange son bien en pais estrange,
 Il ne met pour autruy sa personne en danger,
 Et plus riche qu'il est ne uoudroit iamais estre.

I'ayme la liberté, & languis en seruiçe,
Ie n'ayme point la Court, & me fault courtiſer,
Ie n'ayme la feintise, & me fault deſguifer,
I'ayme ſimplicité, & n'apprens que malice:
Ie n'adore les biens, & ſers à l'auarice,
Ie n'ayme les honneurs, & me les fault priſer,
Ie uenlx garder ma foy, & me la fault briſer,
Ie cherche la uertu, & ne trouue que uice:
Ie cherche le repos, & trouuer ne le puis,
I'embrasse le plaisir, & n'esprouue qu'ennuis,
Ie n'ayme à discourir, en raiſon ie me fonde:
I'ay le corps maladiſ, & me fault uoyager,
Ie ſuis né pour la Muſe, on me fait meſnager,
Ne ſuis-ie pas (Morel) le plus cherif du monde?

Vn peu de mer tenoit le grand Dulichien
D'Ithaque ſeparé, l'Appennin porte-nue,
Et les monts de Sauoye à la teſte chenuë
Me tiennent loing de France au bord Auſonien:
Fertile eſt mon ſeiour, ſterile eſtoit le ſien,
Ie ne ſuis des plus fins, ſa fineſſe eſt cogneue:
Les ſiens gardans ſon bien attendoient ſa uenue,
Mais nul en m'attendant ne me garde le mien.
Pallas ſa guide eſtoit, ie uays à l'auenture,
Il fut dur au travail, moy rendre de nature:
A la fin il ancra ſa nauire à ſon port,
Ie ne ſuis aſſeuré de retourner en France:
Il fait de ſes haineux une belle uengeance,
Pour me uenger des miens ie ne ſuis aſſez fort.
N'eſtant

N'estant de mes ennuis la fortune assouuie,
 A fin que ie deuinsse à moy mesme odieux,
 M'osta de mes amis celuy que i'aymois mieux,
 Et sans qui ie n'auois de uiure nulle enuie.

Donc l'eternelle nuict a ta clarté rauie,
 Et ie ne t'ay suiuy parmy ces obscurs lieux!
 Toy, qui m'as plus aymé que ta uie & tes yeux,
 Toy, que i'ay plus aymé que mes yeux & ma uie.

Helas, cher compaignon, que ne puis- ie estre encor
 Le frere de Pollux, toy celuy de Castor,
 Puis que nostre amitié fut plus que fraternelle?

Regoy donques ces pleurs, pour gage de ma foy,
 Et ces uers qui rendront, si ie ne me degoy,
 De si rare amitié la memoire eternelle.

C'est ores, mon Vineus, mon cher Vineus, c'est ore,
 Que de tous les chetifs le plus chetif ie suis,
 Et que ce que i'estois, plus estre ie ne puis,
 A yant perdu mon temps, & ma ieunesse encore.

La pauureté me suit, le souci me deuore,
 Tristes me sont les iours, & plus tristes les nuicts.
 O que ie suis comblé de regrets, & d'ennuis!
 Pleust à Dieu que ie fusse un Pasquin ou Marphore,

Ie n'aurois sentiment du malheur qui me poingt:
 Ma plume seroit libre, & si ne craindrois point
 Qu'un plus grand contre moy peust exercer son ire.

Assure toy Vineus, que celuy seul est Roy,
 A qui mesmes les Roys ne peuuent donner loy,
 Et qui peult d'un chacun à son plaisir escrire.

Je ne commis iamais fraude, ne malefice,
Je ne doutay iamais des poincts de nostre Foy,
Je n'ay point uiolé l'ordonnance du Roy,
Et n'ay point esprouué la rigueur de iustice:
I'ay fait à mon seigneur fidelement seruice,
Je fais pour mes amis ce que ie puis & doy,
Et croy que iusqu'icy nul ne se plaint de moy,
Que uers luy i'aye fait quelque mauuais office.
Voila ce que ie suis. & toutefois, Vineus,
Comme un qui est aux Dieux & aux hommes haineux,
Le malheur me poursuit, & tousiours m'importune.
Mais i'ay ce beau confort en mon aduersité,
C'est qu'on dit que ie n'ay ce malheur merité,
Et que digne ie suis de meilleure fortune.

Si pour auoir passé sans crime sa ieunesse,
Si pour n'auoir d'usure enrichy sa maison,
Si pour n'auoir commis homicide ou traison,
Si pour n'auoir usé de mauuaise finesse,
Si pour n'auoir iamais uiolé sa promesse,
On se doit resiouir en l'arriere saison,
Je dois à l'aduenir, si i'ay quelque raison,
D'un grand contentement consoler ma uieillesse.
Je me console donc en mon aduersité,
Ne requerant aux Dieux plus grand felicité,
Que de pouuoir durer en ceste patience.
O Dieux, si uous auez quelque soucy de nous,
Ottroyez moy ce don, que i'espere de uous,
Et pour uostre pitié, & pour mon innocence.

O mar-

O marastre nature (& marastre es-tu bien,
 De ne m'auoir plus sage ou plus heureux fait naistre)
 Pourquoy ne m'as-tu fait de moy mesme le maistre,
 Pour suiure ma raison, & uiure du tout mien ?

Je uoy les deux chemins, & de mal, & de bien :
 Je sçay que la uertu m'appelle à la main dextre,
 Et toutefois il fault que ie tourne à senestre,
 Pour suiure un traistre espoir, qui m'a fait du tout sien.

Et quel profit en ay-ie ? ô belle recompense !
 Je me suis consumé d'une uaine despense,
 Et n'ay fait autre acquest que de mal & d'ennuy.

L'estranger recueillist le fruct de mon seruice,
 Je trauille mon corps d'un indigne exercice,
 Et porte sur mon front la uergongne d'autruy.

Si par peine, & sueur, & par fidelité,
 Par humble seruitude, & longue patience,
 Employer corps, & biens, esprit, & conscience,
 Et du tout mespriser sa propre utilité :

Si pour n'auoir iamais par importunité
 Demandé benefice, ou autre recompense,
 On se doit enrichir, i'auray (comme ie pense)
 Quelque bien à la fin, car ie l'ay merité.

Mais si par larrecin aduancé lon doit estre,
 Par mentir, par flater, par abuser son maistre,
 Et pis que tout cela faire encor bien souuent :

Je cognois que ie seme au riuage infertile,
 Que ie ueulx cribler l'eau, & que ie bas le uent,
 Et que ie suis (Vineus) seruiteur inutile.

Si onques de pitié ton ame fut atteinte,
Voyant indignement ton amy tormenté,
Et si onques tes yeux ont experimenté
Les poignans esguillons d'une douleur non feinte,
Voy la mienne en ces uers sans artifice peinte,
Comme sans artifice est ma simplicité:
Et si pour moy tu n'es à plorer incité,
Ne tery pour le moins des souffirs de ma plainte .
Ainsi (mon cher Vincus) iamais ne puisses-tu
Esprouuer les regrets qu'esprouue une uertu,
Qui se uoid defrauder du loyer de sa peine :
Ainsi l'œil de ton Roy favorable te soit,
Et ce qui des plus fins l'esperance degoit,
N'abuse ta bonté d'une promesse uaine.

O combien est heureux, qui n'est contreint de feindre
Ce que la uerité le contreint de penser,
Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser,
Ne peult la liberté de sa plume contreindre !
Las pourquoy de ce nœu sens-ie la mienne estreindre,
Quand mes iustes regrets ie cuide commencer?
Et pourquoy ne se peult mon ame dispenser
De ne sentir son mal, ou de sen pouuoir plaindre?
On me donne la geine, & si n'ose crier,
On me uoid tormenter, & si n'ose prier
Qu'on ait pitié de moy. ô peine trop suiette !
Il n'est feu si ardent, qu'un feu qui est enclos,
Il n'est si fascheux mal, qu'un mal qui tient à l'os,
Et n'est si grand' douleur, qu'une douleur muette .

Si apres quarante ans de fidele seruice,
 Que celuy que ie sers, a fait en diuers lieux,
 Employant, liberal, tout son plus & son mieux
 Aux affaires qui sont de plus digne exercice,
 D'un haineux estrange l'enuieuse malice
 Exerce contre luy son courage odieux,
 Et sans auoir souci des hommes ny des Dieux,
 Oppose à la uertu l'ignorance & le uice,
 Me doy-ie tormenter, moy, qui suis moins que rien,
 Si par quelqu'un (peult estre) enuieux de mon bien
 Ie ne trouue à mon gré la faueur opportune?
 Ie me console donc, & en pareille mer,
 Voyant mon cher Seigneur au danger d'abysmer,
 Il me plaist de courir une mesme fortune.

Sortons (Dilliers) sortons, faisons place à l'enuie,
 Et fuyons desormais ce tumulte ciuil,
 Puis qu'on y uoid priser le plus lasche & plus uil,
 Et la meilleure part estre la moins suiuite.
 Allons ou la uertu, & le sort nous conuie,
 D'eussions nous uoir le Scythe, ou la source du Nil,
 Et nous donnons plus-tost un eternel exil,
 Que tacher d'un seul poinct l'honneur de nostre uie.
 Sus donques, & deuant que le cruel uainqueur
 De nous face une fable au vulgaire moqueur,
 Baniſsons la uertu d'un exil uolontaire.
 Et quoy? ne ſçais-tu pas que le bany Romain,
 Bien qu'il fust dechassé de son peuple inhumain,
 Fut pourtant adoré du barbare courſaire?

E

Mauny, prenons en gré la mauuaise fortune,
Plus que nul ne se peult de la bonne assurer,
Et que de la mauuaise on peult bien esperer,
Estant son naturel de n'estre iamais une.
Le sage nocher craint la faueur de Neptune,
Sachant que le beau temps long temps ne peut durer:
Et ne uault-il pas mieux quelque orage endurer,
Que d'auoir tousiours peur de la mer importune?
Par la bonne fortune on se trouue abusé,
Par la fortune aduerse on deuiet plus rusé:
L'une esteint la uertu, l'autre la fait paroistre:
L'une trompe noz yeux d'un uisage menteur,
L'autre nous fait l'amy cognoistre du flateur,
Et si nous fait encor' à nous mesmes cognoistre.

Si les larmes seruoient de remede au malheur,
Et le pleurer pouuoit la tristesse arrester,
On deuroit (Seigneur mien) les larmes acheter,
Et ne se trouueroit rien si cher que le pleur.
Mais les pleurs en effect sont de nulle ualeur:
Car soit qu'on ne se ueuille en pleurant tormenter,
Ou soit que nuit & iour on ueuille lamenter,
On ne peult diuertir le cours de la douleur.
Le cœur fait au cerueau ceste humeur exhaler,
Et le cerueau la fait par les yeux deualer,
Mais le mal par les yeux ne sallambique pas.
De quoy donques nous sert ce fascheux larmoyer?
De ietter, comme on dit, l'huile sur le foyer,
Et perdre sans profit le repos & repas.

Viions

Viuons (Gordes) viuons, uiuons, & pour le bruit
 Des vieillards ne laissons à faire bonne chere:
 Viuons, puis que la uie est si courte & si chere,
 Et que mesmes les Roys n'en ont que l'usufruit.
 Le iour s'esteint au soir, & au matin reluit,
 Et les saisons refont leur course coustumiere:
 Mais quand l'homme a perdu ceste douce lumiere,
 La mort luy fait dormir une eternelle nuit.
 Donc imiterons-nous le uiure d'une beste?
 Non: mais deuers le ciel leuans tousiours la teste,
 Gousterons quelque fois la douceur du plaisir.
 Celuy urayement est fol, qui changeant l'assurance
 Du bien qui est present, en douteuse esperance,
 V eult tousiours contredire à son propre desir.

Maraude, qui n'es maraud que de nom seulement,
 Qui dit que tu es sage, il dit la uerité:
 Mais qui dit que le soing d'euiter pauureté
 Te ronge le cerueau, ra face le desment.
 Celuy urayement est riche & uit heureusement,
 Qui s'esloignant de l'une & l'autre extremité,
 Prescrit à ses desirs un terme limité:
 Car la urayë richesse est le contentement.
 Sus donc (mon cher Maraude) pendant que nostre maistre,
 Que pour le bien publiq la nature a fait naistre,
 Se torment l'esprit des affaires d'autruy,
 Va deuant à la vigne apprester la salade:
 Que sçait-on qui demain sera mort, ou malade?
 Celuy uit seulement, lequel uit auiourdhuy.

Montigné (car tu es aux procez usité)
Si quelqu'un de ces Dieux, qui ont plus de puissance,
Nous promet de tous biens paisible iouissance:
Nous obligeant par Styx toute sa deité,
Il fest mal enuers nous de promesse acquité,
Et deuant Iuppiter en deuous faire instance:
Mais si lon ne peut faire aux Parques resistance,
Qui iugent par arrest de la fatalité,
Nous n'en appellerons, attendu que ne sommes
Plus priuilegiez, que sont les autres hommes
Condamnez, comme nous, en pareille action:
Mais si l'ennuy uouloit sur nostre fantaisie,
Par uertu du malheur faire quelque saisie,
Nous nous opposerons à l'execution.

Baïf, qui, comme moy, prouues l'aduersité,
Il n'est pas tousiours bon de combattre l'orage,
Il fault caler la uoile, & de peur du naufrage,
Ceder à la fureur de Neptune irrité.
Mais il ne fault aussi par crainte & uilité
S'abandonner en proye: il fault prendre courage,
Il fault feindre souuent l'espoir par le uisage,
Et fault faire uertu de la necessité.
Donques sans nous ronger le cœur d'un trop grand soing,
Mais de nostre uertu nous aidant au besoing,
Combatons le malheur. Quant à moy, ie proteste
Que ie ueulx desormais Fortune despiter,
Et que selle entreprend le me faire quitter,
Ie le tiendray (Baïf) & fust-ce de ma reste.

Ce pendant que tu suis le lieure par la plaine,
 Le sanglier par les bois, & le milan par l'aer,
 Et que uoyant le sacre, ou l'esperuier uoler,
 Tu t'exerces le corps d'une plaisante peine,
 Nous autres malheureux suiuous la court Romaine,
 Ou, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler
 De rire, de saulter, de danser, & baller,
 Mais de sang, & de feu, & de guerre inhumaine.
 Pendant, tout le plaisir de ton Gorde, & de moy,
 C'est de te regretter, & de parler de toy,
 De lire quelque auheur, ou quelque uers escrire.
 Au reste (mon Dagaut) nous n'esprouuons icy
 Que peine, que travail, que regret, & soucy,
 Et rien, que le Breton, ne nous peult faire rire.

Le Breton est sçauant, & sçait fort bien escrire
 En François, & Tuscan, en Grec, & en Romain,
 Il est en son parler plaisant & fort humain,
 Il est bon compaignon, & dit le mot pour rire.
 Il a bon iugement, & sçait fort bien eslire
 Le blanc d'avec le noir, il est bon escriuain,
 Et pour bien compasser une lettre à la main,
 Il y est excellent autant qu'on sçauroit dire.
 Mais il est paresseux, & craint tant son mestier,
 Que sil deuoit ieuner, ce croy-ie, un mois entier,
 Il ne trauiilleroit seulement un quart d'heure:
 Bref il est si poltron, pour bien le deuiser,
 Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,
 Son vmbre seulement me fait poltronniser.

Tu ne me vois iamais (Pierre) que tu ne die
Que i'estudie trop, que ie face l'amour,
Et que d'auoir tousiours ces liures à l'entour,
Rend les yeux esblouis, & la teste eslourdie.

Mais tu ne l'entens pas: car ceste maladie
Ne me uient du trop lire, ou du trop long seiour,
Ains de uoir le bureau, qui se tient chascun iour:
C'est, Pierre mon amy, le liure ou i'estudie.

Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher
De me donner plaisir, & de ne me fascher:
Mais bien en ce pendant que d'une main habile

Tu me laues la barbe, & me tonds les cheueulx,
Pour me desennuyer, conte moy si tu ueulx,
Des nouvelles du Pape, & du bruit de la ville.

Seigneur, ne pensez pas d'ouir chanter icy
Les louanges du Roy, ny la gloire de Guyse,
Ny celle que se sont les Chastillons acquise,
Ny ce Temple sacré au grand Montmorancy.

N'y pensez uoir encor' le seueré sourcy
De madame Sageesse, ou la braue entreprise,
Qui au Ciel, aux Demons, aux Estoilles s'est prise,
La Fortune, la Mort, & la Iustice aussi,

De l'Or encore moins, de luy ie ne suis digne:
Mais bien d'un petit Chat i'ay fait un petit hymne,
Lequel ie uous enuoye: autre present ie n'ay.

Prenez le donc (Seigneur) & m'excusez de grace,
Si pour le bal ayant la musique trop basse,
Ie sonne un passépied, ou quelque branle gay.

Qui

Qui est amy du cœur, est amy de la bourse,
 Ce dira quelque honneste & hardy demandeur,
 Qui de l'argent d'autruy liberal despendeur
 Luy mesme à l'hospital sen ua toute la course.
 Mais songe la-dessus, qu'il n'est si uiue source,
 Qu'on ne puisse espuiser, ny si riche presteur,
 Qui ne puisse à la fin deuenir emprunteur,
 A yant affaire à gens qui n'ont point de ressource.
 Gordes, si tu ueulx uiure heureusement Romain,
 Sois large de faueur, mais garde que ta main
 Ne soit à tous uenans trop largement ouuerte.
 Par l'un on peult gaigner mesmes son ennemy,
 Par l'autre bien souuent on perd un bon amy,
 Et quand on perd l'argent, c'est une double perte.

Ce ruzé Calabrois, tout uice, quel qu'il soit,
 Chatouille à son amy, sans espargner personne,
 Et faisant rire ceulx, que mesme il espoingonne,
 Se iouë autour du cœur de cil qui le recoit.
 Si donc quelque subtil en mes vers apperçoit
 Que ie morde en riant, pourtant nul ne me donne
 Le nom de feint amy uers ceulx que i'aiguillonne:
 Car qui m'estime tel, lourdement se deçoit.
 La Satyre (Dilliers) est un public exemple,
 Ou, comme en un miroir, l'homme sage contemple
 Tout ce qui est en luy, ou de laid, ou de beau.
 Nul ne me lise donc: ou qui me uouldra lire,
 Ne se fasche s'il uoid, par maniere de rire,
 Quelque chose du sien protrait en ce tableau.

Quel est celuy qui ueult faire croire de soy
Qu'il est fidele amy, mais quand le temps se change,
Du costé des plus forts soudainement se range,
Et du costé de ceulx qui ont le mieux de quoy?
Quel est celuy qui dit qu'il gouuerne le Roy?
I'entens quand il se uoid en un país estrange,
Et bien loing de la Court: quel homme est-ce, Le strange?
Le strange, entre nous deux ie te pry dy le moy.
Dy moy, quel est celuy qui si bien se deguise,
Qu'il semble homme de guerre entre les gens d'eglise,
Et entre gens de guerre aux prestres est pareil?
Ie ne scay pas son nom: mais quiconqu'il puisse estre,
Il n'est fidele amy, ny mignon de son maistre,
Ny uaillant cheualier, ny homme de conseil.

Nature est aux bastards uolontiers fauorable,
Et souuent les bastards sont les plus genereux,
Pour estre au ieu d'amour l'homme plus uigoureux,
D'autant que le plaisir luy est plus agreable.
Le donteur de Meduse, Hercule l'indontable,
Le uainqueur Indien, & les Iumeaux heureux,
Et tous ces Dieux bastards iadis si ualeureux,
Ce probleme (Bizer) font plus que ueritable.
Et combien uoyons nous auiourdhuy de bastards,
Soit en l'art d'Apollon, soit en celuy de Mars,
Exceller ceulx qui sont de race legitime?
Bref tousiours ces bastards sont de gentil esprit:
Mais ce bastard (Bizer) que lon nous a descrit,
Est cause que ie fais de autres moins d'estime.

Tu ne crains la fureur de ma plume animee,
 Pensant que ie n'ay rien à dire contre toy,
 Sinon ce que ta rage a uomy contre moy,
 Grinssant comme un mastin la dent enuenimee.
 Tu crois que ie n'en scay que par la renommee,
 Et que quand i'auray dict que tu n'as point de foy,
 Que tu es affronteur, que tu es traistre au Roy,
 Que i'auray contre toy ma force consommee.
 Tu penses que ie n'ay rien de quoy me uenger,
 Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger:
 Mais i'ay bien quelque chose encores plus mordante.
 Et quoy? l'amour d'Orphee? & que tu ne sceus oncq
 Que c'est de croire en Dieu? non. quel uice est-ce doncq?
 C'est, pour le faire court, que tu es un pedante.

Ne t'emerveille point que chascun il mesprise,
 Qu'il dedaigne un chascun, qu'il n'estime que foy,
 Qu'aux ouurages d'autruy il ueuille donner loy,
 Et comme un Aristarq' luymesme fauctorise:
 Paschal, c'est un pedant: & quoy qu'il se deguise,
 Sera tousiours pedant. vn pedant & un roy
 Ne te semblent ilz pas auoir ie ne scay quoy
 De semblable, & que l'un à l'autre symbolise?
 Les subiects du pedant ce sont ses escoliers:
 Ses classes, ses estarz: ses regents, officiers:
 Son college (Paschal) est comme sa prouince.
 Et c'est pourquoy iadis le Syracusien,
 Ayant perdu le nom de roy Sicilien,
 Voulut estre pedant, ne pouuant estre prince.

Magny, ie ne puis uoir un prodigue d'honneur,
Qui trouue tout bien fait, qui de tout s'emerveille,
Qui mes fautes approuue, & me flatte l'oreille,
Comme si i'estois Prince, ou quelque grand Seigneur.
Mais ie me fasche aussi d'un fascheux repreneur,
Qui du bon & mauuais fait censure pareille,
Qui se list uolontiers, & semble qu'il sommeille
En lisant les chansons de quelque autre sonneur.
C'estui-là me degoit d'une faulse louange,
Et gardant qu'aux bons uers les mauuais ie ne change,
Fait qu'en me plaisant trop à chacun ie desplais:
C'estui-cy me desgouste, & ne pouuant rien faire
Qui luy plaise, il me fait également desplaire
Tout ce qu'il fait luymesme, & tout ce que ie fais.

Ie hay du Florentin l'usuriere auarice,
Ie hay du fol Sienois le sens mal arresté,
Ie hay du Geneuois la rare uerité,
Et du Venetien la trop caute malice:
Ie hay le Ferrarois pour ie ne sçay quel uice,
Ie hay tous les Lombards pour l'infidelité,
Le fier Napolitain pour sa grand' uanité,
Et le poltron Romain pour son peu d'exercice:
Ie hay l'Anglois mutin, & le braue Escossois,
Le traistre Bourguignon, & l'indiscret François,
Le superbe Espagnol, & l'yrongne Thudesque:
Bref, ie hay quelque uice en chasque nation,
Ie hay moymesme encor' mon imperfection,
Mais ie hay par sur tout un sçauoir pedantesque.

Pour-

Pourquoi me grondes-tu, vieux mastin affamé,
 Comme si Dubellay n'auoit point de defense ?
 Pourquoi m'offenses-tu, qui ne t'ay fait offense,
 Sinon de t'auoir trop quelquefois estimé ?
 Qui t'a, chien enuieux, sur moy tant animé,
 Sur moy, qui suis absent ? crois-tu que ma uengeance
 Ne puisse bien d'icy darder iusques en France
 Vn traict, plus que le tien, de rage enuenimé ?
 Je pardonne à ton nom, pour ne souiller mon liure
 D'un nom, qui par mes uers n'a merité de uiure :
 Tu n'auras, malheureux, tant de faueur de moy.
 Mais si plus longuement ta fureur perseuere,
 Je t'enuoyray d'icy un fouet, une Megere,
 Vn serpent, un cordeau, pour me uenger de toy.

Si Pirithois ne fust aux enfers descendu,
 L'amitié de Thesé seroit enseuelie,
 Et Nise par sa mort n'eust la sienne ennoblie,
 S'il n'eust uen sur le champ Eurial' estendu :
 De Pylade le nom ne seroit entendu
 Sans la fureur d'Oreste, & la foy de Pythie
 Ne fust par tant d'escripts en lumiere sortie,
 Si Damon ne se fust en sa place rendu :
 Et ie n'eusse esprouué la tienne si muable,
 Si Fortune uers moy n'eust esté uariable :
 Que puis-ie faire donc, pour me uenger de toy ?
 Le mal que ie te ueulx, c'est qu'un iour ie te puisse
 Faire en pareil endroit, mais par meilleure office,
 Recognoistre ta faulte, & voir quelle est ma foy.

Ce Braue qui se croit, pour un iacque de maille,
Estre un second Roland, ce dissimulateur,
Qui superbe aux amis, aux ennemis flateur,
Contrefait l'habile homme, & ne dit rien qui uaille,
Belleau, ne le croy pas: & quoy qu'il se travaille
De se feindre hardy d'un uisage menteur,
N'adiouste point de foy à son parler uanteur,
Car oncq homme uaillant ie n'ay uen de sa taille.
Il ne parle iamais que des faueurs qu'il a,
Il dedaigne son maistre, & courtise ceulx là
Qui ne font cas de luy: il brusle d'auarice,
Il fait du bon Chrestien, & n'a ny foy ny loy:
Il fait de l'amoureux, mais c'est, comme ie croy,
Pour couvrir le soupçon de quelque plus grand uice.

Encores que lon eust heureusement compris
Et la doctrine Grecque, & la Romaine ensemble,
Si est-ce (Gohory) qu'icy, comme il me semble,
On peut apprendre encor, tant soit on bien appris:
Non pour trouuer icy de plus doctes escriptis
Que ceulx que le François songneusement assemble,
Mais pour l'air plus subtil, qui doucement nous emble
Ce qui est plus terrestre & lourd en noz esprits.
Ie ne scay quel Démon de sa flamme diuine
Le moins parfait de nous purge, esprouue, & affine,
Lime le iugement, & le rend plus subtil:
Mais qui trop y demeure, il enuoye en fumee
De l'esprit trop purgé la force consumee,
Et pour l'esmondre trop, luy fait perdre le fil.

Gordes,

Gordes, i'ay en horreur un uieillard uicieux,
 Qui l'auengle appetit de la ieunesse imite,
 Et ia froid par les ans, de soy mesme sincite
 A uiure delicat en repos ocieux.

Mais ie ne crains rien tant qu'un ieune ambitieux,
 Qui pour se faire grand contrefait de l'hermite,
 Et uoylant sa traison d'un masque d'hypocrite,
 Couue sous beau semblant un cœur malicieux.

Il n'est rien (ce dit-on en prouerbe vulgaire)
 Si sale qu'un uieux bouq, ne si prompt à mal faire
 Comme est un ieune loup : & pour le dire mieux,
 Quand bien au naturel de tous deux ie regarde,
 Comme un fangeux pourceau l'un desplait à mes yeux,
 Comme d'un fin regnard de l'autre ie me garde.

Tu dis que Dubellay tient reputation,
 Et que de ses amis il ne tient plus de compte :
 Si ne suis-ie Seigneur, Prince, Marquis, ou Comte,
 Et n'ay changé d'estat ny de condition,

Iusqu'icy ie ne scay que c'est d'ambition,
 Et pour ne me uoir grand ne rougis point de honte :
 Aussi ma qualité ne baisse ny ne monte,
 Car ie ne suis subiect qu'à ma complexion.

Ie ne scay comme il fault entretenir son maistre,
 Comme il fault courrifer, & moins quel il fault estre
 Pour uiure entre les grands, comme on uit auiourdhuy.

I'honore tout le monde, & ne fasche personne :
 Qui me donne un salut, quatre ie luy en donne :
 Qui ne fait cas de moy, ie ne fais cas de luy.

Gordes, que Dubellay ayme plus que ses yeux,
Voy comme la nature, ainsi que du uisage,
Nous a fait differents de meurs & de courage,
Et ce qui plaist à l'un, à l'autre est odieux.

Tu dis : ie ne puis uoir un sot audacieux
Qui un moindre que luy braue à son auantage,
Qui sescoute parler, qui farde son langage,
Et fait croire de luy, qu'il est mignon des Dieux.

Ie suis tout au contraire, & ma raison est telle :
Celuy, dont la douceur courtoisement m'appelle,
Me fait outre mon gré courtois deuenir :
Mais de tel entretien le braue me dispense :
Car n'estant obligé uers luy de recompense,
Ie le laisse tout seul luy mesme entretenir.

Cent fois plus qu'à louer, on se plaist à mesdire :
Pource qu'en mesdisant on dit la uerite,
Et louant, la faueur, ou bien l'auctorité,
Contre ce qu'on en croit, fait bien souuent escrire.
Qu'il soit uray, prins-tu onc tel plaisir d'ouir lire
Les louanges d'un Prince, ou de quelque cité,
Qu'ouir un Marc Antoine à mordre exercité,
Dire cent mille mots qui font mourir de rire ?
S'il est donques permis, sans offense d'aucun,
Des meurs de nostre temps deuiser en commun,
Quiconques me lira, m'estime fol, ou sage :
Mais ie croy qu'aujourd'hui tel pour sage est tenu,
Qui ne seroit rien moins que pour tel recognu,
Qui luy auroit osté le masque du uisage.

Je ne descouure icy les mysteres sacrez
 Des saints prestres Romains, ie ne ueulx rien escrire
 Que la uierge honteuse ait uergongne de lire,
 Je ueulx toucher sans plus aux uices moins secretz.
 Mais tu diras que mal ie nomme ces Regretz,
 Ve u que le plus souuent i use de mots pour rire,
 Et ie dy que la mer ne bruit tousiours son ire,
 Et que tousiours Phæbus ne sagette les Grecz.
 Si tu rencontres donc icy quelque risée,
 Ne baptise pourtant de plainte deguisee
 Les uers que ie sousspire au bord Ausonien.
 La plainte que ie fais (Dilliers) est ueritable
 Si ie ry, c'est ainsi qu'on se rid à la table,
 Car ie ry, comme on dit, d'un ris Sardonien.

Je ne te conteray de Boulongne, & Venise,
 De Padouë, & Ferrare, & de Milan encor,
 De Naples, de Florence, & lesquelles sont or
 Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise:
 Je te raconteray du siege de l'eglise,
 Qui fait d'oyssueté son plus riche tresor,
 Et qui dessous l'orgueil de trois couronnes d'or
 Couue l'ambition, la haine, & la feintise:
 Je te diray qu'icy le bon heur, & malheur,
 Le uice, la uertu, le plaisir, la douleur,
 La science honorable, & l'ignorance abonde.
 Bref, ie diray qu'icy, comme en ce uieil Chaos,
 Se trouue (Peletier) confusément enclos
 Tout ce qu'on uoid de bien, & de mal en ce monde.

02
Ie n'escris point d'amour, n'estant point amoureux,
Ie n'escris de beauté, n'ayant belle maistresse,
Ie n'escris de douceur, n'essprouuant que rudesse,
Ie n'escris de plaisir, me trouuant douloureux:
Ie n'escris de bonheur, me trouuant malheureux,
Ie n'escris de faueur, ne uoyant ma Princesse,
Ie n'escris de tresors, n'ayant point de richesse,
Ie n'escris de santé, me sentant langoureux:
Ie n'escris de la Court, estant loing de mon Prince,
Ie n'escris de la France, en estrange prouinee,
Ie n'escris de l'honneur, n'en uoyant point icy:
Ie n'escris d'amitié, ne trouuant que feintise,
Ie n'escris de uertu, n'en trouuant point aussi,
Ie n'escris de sçauoir, entre les gens d'eglise.

Si ie monte au Palais, ie n'y trouue qu'orgueil,
Que uice deguisé, qu'une cerimonie,
Qu'un bruit de tabourins, qu'une estrange harmonie,
Et de rouges habits un superbe appareil:
Si ie descens en banque, un amas & recueil
De nouuelles ie treuue, une usure infinie,
De riches Florentins une troppe banie,
Et de pauures Sienois un lamentable dueil:
Si ie uais plus auant, quelque part ou i'arrine,
Ie treuue de Venus la grand' bande lascine
Dressant de tous costez mil appas amoureux:
Si ie passe plus oultre, & de la Rome neufue
Entre en la uieille Rome, adonques ie ne treuue
Que de uieux monuments un grand monceau pierreux.

Il fait bon voir (Paschal) un conclave serré,
 Et l'une chambre à l'autre également voisine
 D'antichambre servir, de salle, & de cuisine,
 En un petit recoing de dix pieds en carré :
 Il fait bon voir autour le palais emmuré,
 Et briguer là dedans ceste troppe diuine,
 L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
 Et par despit de l'un, estre l'autre adoré :
 Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,
 Crier, le Pape est fait, donner de faulx alarmes,
 S'accager un palais : mais plus que tout cela
 Fait bon voir, qui de l'un, qui de l'autre se uante,
 Qui met pour cestui-cy, qui met pour cestui-là,
 Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en uente.

Veulx-tu sçauoir (Duthier) quelle chose c'est Rome ?
 Rome est de tout le monde un publique eschafault,
 Vne scene, un theatre, auquel rien ne default
 De ce qui peult tomber es actions de l'homme.
 Icy se uoid le ieu de la Fortune, & comme
 Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :
 Icy chascun se monstre, & ne peult, tant soit caut,
 Faire que tel qu'il est, le peuple ne le nomme.
 Icy du faulx & uray la messagere court,
 Icy les courtisans font l'amour & la court,
 Icy l'ambition, & la finesse abonde :
 Icy la liberté fait l'humble audacieux,
 Icy l'oyssuete rend le bon uicieux,
 Icy le nil faquin discourt des faicts du monde.

G

Ne pense (Robertet) que ceste Rome cy
Soit ceste Rome là, qui te souloit tant plaire.
On n'y fait plus credit, comme lon souloit faire,
On n'y fait plus l'amour, comme on souloit aussi.
La paix, & le bon temps ne regnent plus icy,
La musique & le bal sont contrains de sy taire,
L'air y est corrompu, Mars y est ordinaire,
Ordinaire la faim, la peine, & le soucy.
L'artisan desbauché y ferme sa boutique,
L'ocieux aduocat y laisse sa pratique,
Et le pauvre marchand y porte le bissac:
On ne uoid que soldats, & morrions en teste,
On n'oit que tabourins, & semblable tempeste,
Et Rome tous les iours n'attend qu'un autre sac.

Nous ne faisons la court aux filles de Memoire,
Comme nous qui uiuez libres de passion:
Si uous ne sçauuez donc nostre occupation,
Ces dix vers ensuiuans nous la feront notoire:
Suiure son Cardinal au Pape, au Consistoire,
En Capelle, en Visite, en Congregation,
Et pour l'honneur d'un Prince, ou d'une nation,
De quelque ambassadeur accompagner la gloire:
Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,
Et faire aux suruenans l'accoustumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme:
Se pourmener en housse, aller noir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Iuifz:
Voila, mes compagnons, les passetemps de Romme.

Flatter

Flatter un crediteur, pour son terme allonger,
 Courtiser un banquier, donner bonne esperance,
 Ne suiure en son parler la liberté de France,
 Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer:
 Ne gaster sa santé par trop boire & manger,
 Ne faire sans propos une folle despense,
 Ne dire à tous uenans tout cela que lon pense,
 Et d'un maigre discours gouverner l'estranger:
 Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demande,
 Et d'autant que lon a la liberté plus grande,
 D'autant plus se garder que lon ne soit repris:
 Viure aueques chascun, de chascun faire compte:
 Voila, mon cher Morel (dont ie rougis de honte)
 Tout le bien qu'en trois ans à Rome i'ay appris.

Marcher d'un graue pas, & d'un graue sourci,
 Et d'un graue soubriz à chascun faire feste,
 Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
 A uec un Messer non, ou bien un Messer si:
 Entremesler souuent un petit, Et cosi,
 Et d'un son Seruitor contrefaire l'honneste:
 Et, comme si lon eust sa part en la conqueste,
 Discourir sur Florence, & sur Naples aussi:
 Seigneuriser chascun d'un baisement de main,
 Et suiuant la façon du courtisan Romain,
 Cacher sa pauüreté d'une braue apparence:
 Voila de ceste Court la plus grande uertu,
 Dont souuent mal monté, mal sain, & mal uestu,
 Sans barbe & sans argent on sen retourne en France.

D'ou uient cela (Mauny) que tant plus on s'efforce
D'eschapper hors d'icy, plus le Démon du lieu
(Et que seroit-ce donc, si ce n'est quelque Dieu ?)
Nous y tient attachez par une douce force ?
Seroit-ce point d'amour ceste allechante amorse,
Ou quelque autre uenim, dont apres auoir ben
Nous sentons noz esprits nous laisser peu à peu,
Comme un corps qui se perd sous une neuue escorse ?
I'ay uolu mille fois de ce lieu m'estranger,
Mais ie sens mes cheueux en fueilles se changer,
Mes bras en longs rameaux, & mes piedz en racine.
Bref, ie ne suis plus rien qu'un uiel tronc animé,
Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,
Comme le Myrte Anglois au riuage d'Alcine.

Qui choisira pour moy la racine d'Vlysse ?
Et qui me gardera de tomber au danger,
Qu'une Circe en pourceau ne me puisse changer,
Pour estre à tout iamais fait esclau de uice ?
Qui m'estreindra le doigt de l'anneau de Melisse,
Pour me desenchanter comme un autre Roger ?
Et quel Mercure encor me fera desloger,
Pour ne perdre mon temps en l'amoureux seruice ?
Qui me fera passer sans escouter la uoix
Et la feinte douceur des monstres d'Achelois ?
Qui chassera de moy ces Harpyes friandes ?
Qui uolera pour moy encor un coup aux cieux,
Pour rapporter mon sens, & me rendre mes yeux ?
Et qui fera qu'en paix ie mange mes uiandes ?

Gordes,

Gordes, il m'est aduis que ie suis esueillé,
 Comme un qui tout esmeu d'un effroyable songe
 Se resueille en sursault, & par le liect s'allonge,
 S'emerveillant d'auoir si long temps sommeillé.
 Roger deuint ainsi (ce croy-ie) emerveillé:
 Et croy que tout ainsi la uergongne me ronge,
 Comme luy, quand il eut descouuert la mensonge
 Du fard magique qui l'auoir auenglé.
 Et comme luy aussi ie ueulx changer de stile,
 Pour uiure desormais au sein de Logistile,
 Qui des cœurs languoureux est le commun support.
 Sus donc (Gordes) sus donc, à la voile, à la rame,
 Fuyons, gaignons le hault, ie uoy la belle Dame
 Qui d'un heureux signal nous appelle à son port.

Ne pense pas (Bouiu) que les Nymphes Latines
 Pour couvrir leur traison d'une humble priuauté,
 Ny pour masquer leur teint d'une faulse beauté,
 Me facent oublier noz Nymphes Angeuines.
 L'Angeuine douceur, les paroles diuines,
 L'habit qui ne tient rien de l'impudicité,
 La grace, la ieunesse, & la simplicité,
 Me desgoustent (Bouiu) de ces uieilles Alcines.
 Qui les uoid par dehors, ne peult rien uoir plus beau,
 Mais le dedans ressemble au dedans d'un tombeau,
 Et si rien entre nous moins honnesté se nomme.
 O quelle gourmandise ! à quelle pauureté !
 O quelle horreur de uoir leur immondicité !
 C'est urayement de les uoir le salut d'un ieune homme.

- O beaux cheveux d'argent mignonement retors li
 O front cresppe, & serein ! & vous face doree !
 O beaux yeux de crystal ! ô grand' bouche honoree,
 Qui d'un large repley retrousses tes deux bords !
 O belles dentz d'ebene ! ô precieux tresors,
 Qui faites d'un seul riz toute ame enamouree !
 O gorge d'amasquine en cent pliz figuree !
 Et vous beaux grands tetins, dignes d'un si beau corps !
 O beaux ongles dorez ! ô main courte, & grassette !
 O cuisse delicate ! & vous gembe grossette,
 Et ce que ie ne puis honnestement nommer !
 O beaux corps transparent ! ô beaux membres de glace !
 O diuines beautez ! pardonnez moy de grace,
 Si, pour estre mortel, ie ne uous ose aymer.

En mille crespillons les cheveux se frizer,
 Se pincer les sourcils, & d'une odeur choisie
 Parfumer hault & bas sa charnure moisie,
 Et de blanc & uermeil sa face deguifer :
 Aller de nuict en masque, en masque deuifer,
 Se feindre à tous propos estre d'amour saisie,
 S'iffler toute la nuict par une ialousie,
 Et par martel de l'un, l'autre fauoriser :
 B aller, chanter, sonner, folastrer dans la couche,
 A noir le plus souuent deux langues en la bouche,
 Des courtisannes sont les ordinaires ieux :
 Mais quel besoing est-il que ie te les enseigne ?
 Si tu les ueulx scauoir (Gordes) & si tu ueulx
 En scauoir plus encor, demande à la Chassaigne.

Doulce

Doucée mere d'amour, gaillarde Cyprienne,
 Qui fais sous ton pouuoir tout pouuoir se ranger,
 Et qui des bords de Xanthe, à ce bord estrange
 Guidas avec ton filz ta gent Dardanienne,
 Si ie retourne en France, ô mere Idalienne,
 Comme ie uins icy, sans tomber au danger
 De uoir ma uieille peau en autre peau changer,
 Et ma barbe François en barbe Italienne:
 Des icy ie fais uen d'appendre à ton autel,
 Non le liz, ou la fleur d'amarante immortel,
 Non ceste fleur encor de ton sang coloree:
 Mais bien de mon menton la plus blonde toison,
 Me uariant d'auoir fait plus que ne fait Iason
 Emportant le butin de la toison dorée.

Heureux celuy qui peult long temps suiure la guerre
 Sans mort, ou sans blessure, ou sans longue prison!
 Heureux qui longuement uit hors de sa maison
 Sans despendre son bien, ou sans uendre sa terre!
 Heureux qui peult en Court quelque faueur acquerre
 Sans crainte de l'enuie, ou de quelque traïson!
 Heureux qui peult long temps sans danger de poison
 Iouir d'un chapeau rouge, ou des clefz de saint Pierre!
 Heureux qui sans peril peult la mer frequenter!
 Heureux qui sans procez le palais peult hanter!
 Heureux qui peult sans mal uiure l'aage d'un homme!
 Heureux qui sans soucy peult garder son tresor,
 Sa femme sans sousspon, & plus heureux encor
 Qui a peu sans peler uiure trois ans à Rôme!

M audict soit mille fois le Borgne de Libye,
Qui le cœur des rochers pergant de part en part,
Des Alpes renuersa le naturel rampart,
Pour ouvrir le chemin de France en Italie.
Mars n'eust empoisonné d'une eternelle enuie
Le cœur de l'Espagnol, & du François soldart,
Et tant de gens de bien ne seroient en bazart
De uenir perdre icy & l'honneur & la vie.
Le François corrompu par le uice estrangier,
Sa langue & son habit n'eust appris à changer,
Il n'eust changé ses mœurs en une autre nature.
Il n'eust point esprouué le mal qui fait peler,
Il n'eust fait de son nom la verole appeler,
Et n'eust fait si souuent d'un buste sa monture.

O Deesse, qui peulx aux Princes egaler
Vn pauvre mendiant, qui n'a que la parole,
Et qui peulx d'un grand Roy faire un maistre d'escole,
S'il te plaist de son lieu le faire de ualler:
Ie ne te prie pas de me faire enroller
Au rang de ces messieurs que la faueur accolle,
Que lon parle de moy, & que mon renom uole
De l'aile dont tu fais ces grands Princes uoler:
Ie ne demande pas mille & mille autres choses,
Qui deffous ton pouuoir sont largement encloses,
Aussi ie n'en iamaïs de tant de biens soucy.
Ie demande sans plus que le mien on ne mange,
Et que i'aye bien tost une lettre de change,
Pour n'aller sur le buste au departir d'icy.

Doulcin

Doulcin, quand quelquefois ie uoy ces pauures filles,
 Qui ont le diable au corps, ou le semblent auoir,
 D'une horrible façon corps & teste mouuoir,
 Et faire ce qu'on dit de ces uieilles Sibylles:
 Quand ie uoy les plus forts se retrouver debiles,
 Voulant forcer en uain leur forcené pouuoir:
 Et quand mesme i'y uoy perdre tout leur sçauoir
 Ceulx qui sont en nostre art tenuz des plus habiles:
 Quand effroyablement escrier ie les oy,
 Et quand le blanc des yeux renuerser ie leur uoy,
 Tout le poil me herisse, & ne sçay plus que dire.
 Mais quand ie uoy un moyne avecque son Latin
 Leur raster hault & bas le ventre & le tetin,
 Ceste frayeur se passe, & sus contraint de rire.

D'ou uient que nous uoyons à Rome si souuent
 Ces garses forcener, & la pluspart d'icelles
 N'estre uieilles (Ronsard) mais d'aage de pucelles,
 Et se trouuer tousiours en un mesme conuent?
 Qui parle par leur uoix? quel Démon leur defend
 De respondre à ceulx-là qui ne sont cognuz d'elles?
 Et d'ou uient que soudain on ne les uoid plus telles,
 Ayans une chandelle esteinte de leur uent?
 D'ou uient que les saincts lieux telles fureurs augmentent?
 D'ou uient que tant d'esprits une seule tormentent?
 Et que sortans les uns, le reste ne sort pas?
 Dy, ie te pry (Ronsard) toy qui sçais leurs natures,
 Ceulx qui faschent ainsi ces pauures creatures,
 Sont-ilz des plus haultains, des moyens, ou plus bas?

H

Quand ie uays par la rue, ou tant de peuple abonde,
De prestres, de prelatz, & de moynez aussi,
De banquiers, d'artisans, & n'y uoyant, ainsi
Qu'on uoid dedans Paris, la femme uagabonde:
Pyrre, apres le degast de l'uniuerselle onde,
Ses pierres (dy-ie alors) ne sema point icy:
Et semble proprement, à uoir ce peuple cy,
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.
Car la dame Romaine en grauité marchant,
Comme la conseilliere, ou femme du marchand,
Ne sy pourmene point, & n'y uoid on que celles,
Qui se sont de la Court l'honneste nom donné:
Dont ie crains quelquefois qu'en France retourné,
Autant que i'en uoiray, ne me ressemblent telles.

Vrsin, quand i'oy nommer de ces uieux noms Romains,
De ces beaux noms cognus de l'Inde iusqu'au More,
Non les grands seulement, mais les moindres encore,
Vouire ceulx-là qui ont les ampoules aux mains,
Il me fasche d'ouir appeller ces uillains
De ces noms tant fameux, que tout le monde honnore:
Et sans le nom Chrestien, le seul nom que i'adore,
Voudrois que de telz noms on appellast noz saincts.
Le mien sur tous me fasche, & me fasche un Guillaume,
Et mil autres sots noms communs en ce royaume,
Voyant tant de faquins indignement iouir
De ces beaux noms de Rome, & de ceulx de la Grece:
Mais par sur tout (Vrsin) il me fasche d'ouir
Nommer une Thais du nom d'une Lucrece.

Que

Que dirons-nous (Melin) de ceste court Romaine,
 Ou nous uoyons chascun diuers chemins tenir,
 Et aux plus haults honneurs les moindres paruenir,
 Par uice, par uertu, par irauail, & sans peine?

L'un fait pour sauancer une despenſe uaine,
 L'autre par ce moyen se uoid grand deuenir:
 L'un par ſeuerié ſe ſçait entretenir,
 L'autre gaigne les cœurs par ſa douceur humaine:

L'un pour ne ſauancer ſe uoid eſtre auancé,
 L'autre pour ſauancer ſe uoid deſauancé,
 Et ce qui nuit à l'un, à l'autre eſt profitable.

Qui dit que le ſçauoir eſt le chemin d'honneur,
 Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,
 Lequel des deux (Melin) eſt le plus ueritable?

On ne fait de tout bois l'image de Mercure,
 Dit le prouerbe uieil: mais nous uoyons icy
 De tout bois faire Pape, & Cardinaux auſſi,
 Et ueſtir en trois iours tout une autre figure.

Les Princes, & les Rois, uiennent grands de nature,
 Auſſi de leurs grandeurs n'ont-ils tant de ſouci,
 Comme ces Dieux nouueaux, qui n'ont que le ſourci,
 Pour faire reuerer leur grandeur, qui peu dure.

Paschal, i'ay ueu celuy qui n'agueres trainoit
 Toute Rome apres luy, quand il ſe pourmenoit,
 Aueques trois uallertz cheminer par la rue:

Et traîner apres luy un long orgueil Romain
 Celuy, de qui le pere a l'ampouille en la main,
 Et l'aiguillon au poing ſe courbe à la charrue.

Si la perte des tiens, si les pleurs de ta mere,
Et si de tes parents les regrets quelquefois,
Combien, cruel Amour, que sans amour tu sois,
T'ont fait sentir le dueil de leur complainte amere:
C'est or' qu'il fault monstrer ton flambeau sans lumiere,
C'est or' qu'il fault porter sans flesches ton carquois,
C'est or' qu'il fault briser ton petit arc Turquois,
Renouuelant le dueil de ta perte premiere.
Car ce n'est pas icy qu'il te fault regretter
Le pere au bel Ascaigne: il te fault lamenter
Le bel Ascaigne mesme, Ascaigne, ô quel dommage!
Ascaigne, que Caraffe aymoît plus que ses yeux:
Ascaigne, qui passoit en beauté de uisage
Le beau Couppier Troyen, qui uerse à boire aux Dieux.

Si fruicts, raisins, & bledz, & autres telles choses
Ont leur tronç, & leur sep, & leur semence aussi,
Et son uoid au retour du printemps addoulci
N'aistre de toutes parts uiolettes, & roses:
Ny fruicts, raisins, ny bledz, ny fleurettes descloses
Sortiront (Viateur) du corps qui gist icy:
Aulx, oignons, & porreaux, & ce qui fleure ainsi,
Auront icy deffous leurs semences encloses.
Toy donc, qui de l'encens & du basme n'as point,
Si du grand Iules tiers quelque regret te poingt,
Parfume son tombeau de telle odeur choisie:
Puis que son corps, qui fut iadis egal aux Dieux,
Se souloit paistre icy de telz metz precieux,
Comme au ciel Iupiter se paist de l'ambrosie.

Auoir

A voir uen de ualler une triple Montagne,
 A apparoir une Biche, & disparoir soudain,
 Et dessus le tombeau d'un Empereur Romain
 Vne vieille Caraffe esleuer pour enseigne:
 Ne voir qu'entrer soldats, & sortir en campagne,
 Emprisonner seigneurs pour un crime incertain,
 Retourner forusiz, & le Napolitain
 Commander en son rang à l'orgueil de l'Espagne:
 Force nouueaux seigneurs, dont les plus apparents
 Sont de sa Sainteté les plus proches parents,
 Et force Cardinaux, qu'à grand peine lon nomme:
 Force braues cheuaux, & force haults colletz,
 Et force fauoriz, qui n'estoient que ualletz:
 Voila (mon cher Dagaut) des nouuelles de Rome.

O trois & quatre fois malheureuse la terre,
 Dont le Prince ne uoid que par les yeux d'autruy,
 N'entend que par ceulx-là, qui respondent pour luy,
 A ueugle, sourd, & mur, plus que n'est une pierre!
 Telz sont ceulx-là (Seigneur) qu'auiourdhuy lon reserre
 Oysifz dedans leur chambre, ainsi qu'en un estuy,
 Pour durer plus long temps, & ne sentir l'ennuy,
 Que sent leur pauvre peuple accablé de la guerre.
 Ilz se paissent enfans de trompes & canons,
 De fifres, de tabours, d'enseignes, gomphanons,
 Et de voir leur prouince aux ennemis en proye.
 Tel estoit cestui-là, qui du hault d'une tour,
 Regardant ondoyer la flamme tout autour,
 Pour se donner plaisir chantoit le feu de Troye.

O que tu es heureux, si tu cognois ton heur,
D'estre eschappé des mains de ceste gent cruelle,
Qui sous un faulx semblant d'amitié mutuelle
Nous desrobbe le bien, & la vie, & l'honneur!

Ou tu es (mon Dagaut) la secrette rancueur,
Le soing qui comme un' hydre en nous se renouuelle,
L'auarice, l'enuie, & la haine immortelle,
Du cheif courtisan n'empoisonnent le cœur.

La molle oysiuete n'y engendre le uice,
Le seruiteur ny perd son temps & son seruice,
Et n'y mesdi on point de cil qui est absent:

La iustice y a lieu, la foy n'en est banie,
Là ne sçait-on que c'est de prendre à compagnie,
A change, à cense, à stoc, & à trente pour cent.

Fuyons (Dilliers) fuyons ceste cruelle terre,
Fuyons ce bord auare, & ce peuple inhumain,
Que des Dieux iritez la uengeresse main
Ne nous accable encor sous un mesme tonnerre.

Mars est desenchainé, le temple de la guerre
Est ouuert à ce coup: le grand Prestre Romain
V eult foudroyer là bas l'heretique Germain,
Et l'Espagnol marran, ennemis de saint Pierre.

On ne uoid que soldats, enseignes, gomphanons,
On n'oid que tabourins, trompettes, & canons,
On ne uoit que cheuaux courans parmy la plaine:

On n'oit plus raisonner que de sang, & de feu,
Maintenant on uoira, si iamais on l'a ueu,
Comment se sauuera la nacelle Romaine.

Celuy

Celuy urayement estoit & sage, & bien appris,
 Qui cognoissant du feu la semence diuine
 Estre des Animans la premiere origine,
 De substance de feu dict estre noz esprits.

Le corps est le rison de ceste ardeur espris,
 Lequel d'autant qu'il est de matiere plus fine,
 Fait un feu plus luisant, & rend l'esprit plus digne
 De monstrer ce qui est en soymesme compris.

Ce feu donques celeste, humblè de sa naissance,
 S'esleue peu à peu au lieu de son essence,
 Tant qu'il soit paruenu au poinct de sa grandeur:

A donc il diminue, & sa force l'assée
 Par faulte d'aliment en cendres abbaissee,
 Sent faillir tout à coup sa languissante ardeur.

Quand ie uoy ces Messieurs, desquelz l'auctorité
 Se uoid ores icy commander en son rang,
 D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,
 Il me semble de uoir quelque diuinité.

Mais les uoyant pallir lors que sa Saincteté
 Crache dans un bassin, & d'un uisage blanc
 Cautement espier sil y a point de sang,
 Puis d'un petit soubriz feindre une seureté:

O combien (dy-ie alors) là grandeur que ie uoy,
 Est miserable au pris de la grandeur d'un Roy!
 Malheureux qui si cher achete tel honneur.

Vrayement le fer meurtrier, & le rocher aussi
 Pendent bien sur le chef de ces Seigneurs icy,
 Puis que d'un uieil filet depend tout leur bon heur.

Brusquet à son retour vous racontera (Sire)
De ces rouges prelatz la pompeuse apparence,
Leurs mules, leurs habitz, leur longue reuerence,
Qui se peult beaucoup mieulx représenter que dire.
Il vous racontera, s'il les sçait bien descrire,
Les mœurs de ceste court, & quelle difference
Se void de ces grandeurs à la grandeur de France,
Et mille autres bons poincts, qui sont dignes de rire.
Il vous peindra la forme, & l'habit du saint Pere,
Qui, comme Iupiter, tout le monde tempere
Aueques un clin d'œil: sa faconde & sa grace,
L'honesteté des siens, leur grandeur & largesse,
Les presents qu'on luy fait, & de quelle careffe
Tout ce que se dit vostre à Rome lon embrasse.

Voicy le Carneual, menons chascun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons uoir Marc Antoine, ou Zany bouffonner,
Auec son Magnifique à la Venitienne:
Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et uoyons par le nez le sot buste mener:
Voyons le fier taureau d'armes enuironner,
Et uoyons au combat l'adresse Italienne:
Voyons d'œufs parfumer un orage gresler,
Et la fusée ardent siffler menu par l'air.
Sus donc de peschons nous, voicy la pardonance:
Il nous fault demain uisiter les saints lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus auant c'est contre l'ordonnance.

Se fascher tout le iour d'une fascheuse chasse,
 Voir un braue taureau se faire un large tour,
 Estonne de se uoir tant d'hommes alentour,
 Et cinquante picquiers affronter son audace:
 Le uoir en s'elancant uenir la teste basse,
 Fuir & retourner d'un plus braue retour,
 Puis le uoir à la fin pris en quelque destour,
 Percé de mille coups ensanglanter la place:
 Voir courir aux flambeaux, mais sans se rencontrer,
 Donner trois coups d'espee, en armes se monstrier,
 Et tout autour du camp un rampart de Thudesques:
 Dresser un grand apprest, faire attendre long temps,
 Puis donner à la fin un maigre passetemps:
 Voila tout le plaisir des festes Romanesques.

Ce pendant qu'au Palais de procez tu deuises,
 D'aduocats, procureurs, Presidents, Conseilliers,
 D'ordonnances, d'arrestz, de nouueaux officiers,
 De iuges corrompus, & de telles surprises:
 Nous deuisions icy de quelques uilles prises,
 De nouuelles de banque, & de nouueaux courriers,
 De nouueaux Cardinaux, de mules, d'estaffiers,
 De chappes, de rochetz, de masses, & ualises:
 Et ores (Sibilet) que ie t'escry cecy,
 Nous parlons de taureaux, & de bustes aussi,
 De masques, de banquets, & de telles despenses:
 Demain nous parlerons d'aller aux stations:
 De motu-proprio, de reformatiions,
 D'ordonnances, de briefz, de bulles, & dispenses.

Nous ne sommes faschez que la trefue se face:
Car bien que nous soyons de la France bien loing,
Si est chascun de nous à soy mesmes tesmoing,
Combien la France doit de la guerre estre lasse.
Mais nous sommes faschez que l'Espagnole audace,
Qui plus que le François de repos a besoing,
Se uante auoir la guerre & la paix en son poing,
Et que de respirer nous luy donnons espace.
Il nous fasche d'ouir noz pauures alliez
Se plaindre à tous propos qu'on les ait oubliez,
Et qu'on donne au priué l'utilité commune.
Mais ce qui plus nous fasche, est que les estrangiers
Disent plus que iamais, que nous sommes legers,
Et que nous ne scauons cognoistre la fortune.

Le Roy (disent icy ces banis de Florence)
Du sceptre d'Italie est frustré deormais,
Et son heureuse main cest heur n'aura iamais,
De reprendre aux cheueux la fortune de France.
Le Pape mal content n'aura plus de fiance
En tous ces beaux desseings trop legerement faitts,
Et l'exemple Sienois rendra par ceste paix
Suspecte aux estrangiers la Françoisse alliance.
L'Empereur affoibly ses forces reprendra,
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,
Et paisible à ce coup il rendra l'Angleterre.
Voila que disent ceulx, qui discourent du Roy.
Que leur respondrons-nous? Vineus, mande le moy,
Toy, qui sçais discourir & de paix, & de guerre.

Dedans

Dedans le uentre obscur, ou iadis fut enclos
 Tout cela qui depuis a remply ce grand vuyde,
 L'air, la terre, & le feu, & l'element liquide,
 Et tout cela qu'Atlas soustient dessus son dos,
 Les semences du Tout estoient encor' en gros,
 Le chauld avec le sec, le froid avec l'humide,
 Et l'accord, qui depuis leur imposa la bride,
 N'auoit encor' ouuert la porte du Chaos:
 Car la Guerre en auoit la serrure brouillee,
 Et la clef en estoit par l'aage si rouillee,
 Qu'en uain, pour en sortir, combattoit ce grand corps
 Sans la trefue (Seigneur) de la paix messagere,
 Qui trouua le secret, & d'une main legere
 La paix avec l'amour en fit sortir dehors.

Tu sois la bien uenuë, ô bienheureuse trefue !
 Trefue, que le Chrestien ne peult assez chanter,
 Puis que seule tu as la uertu d'enchanter
 De noz trauaulx passez la souuenance grefue.
 Tu dois durer cinq ans : & que l'enuie en créne :
 Car si le ciel bening te permet enfanter
 Ce qu'on attend de toy, tu te pourras uanter
 D'auoir fait une paix, qui ne sera si breue.
 Mais si le fauory en ce commun repos
 Doit auoir desormais le temps plus à propos
 D'accuser l'innocent, pour luy rauir sa terre:
 Si le fruit de la paix du peuple tant requis
 A l'auare aduocat est seulement acquis:
 Trefue, ua t'en en paix, & retourne la guerre.

Icy de mille fards la traison se deguise,
Icy mille forfaitts pullulent à foison,
Icy ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse icy par usure est acquise:
Icy les grands maisons uiennent de bastardise,
Icy ne se croit rien sans humaine raison,
Icy la uolupté est tousiours de saison,
Et d'autant plus y plaist, que moins elle est permise.
Pense le demourant. Si est-ce toutefois
Qu'on garde encor icy quelque forme de loix,
Et n'en est point du tout la iustice bannie.
Icy le grand seigneur n'achete l'action,
Et pour priuer autruy de sa possession
N'arme son mauuais droit de force & tyrannie.

Ce n'est pas de mon gré (Carle) que ma nauire
Erre en la mer Tyrrhene: un uent impetueux
La chasse maulgré moy par ces flots tortueux,
Ne uoyant plus le pol, qui sa faueur t'inspire.
Ie ne uoy que rochers, & si rien se peut dire
Pire que des rochers le hurt audacieux:
Et le phare iadis favorable à mes yeux
De mon cours egaré sa lanterne retire.
Mais si ie puis un iour me sauuer des dangers
Que ie fuy uagabond par ces flots estrangers,
Et noir de l'Ocean les campagnes humides,
I'arresteray ma nef au riuage Gaulois,
Consacrant ma desponille au Neptune François,
A Glauque, à Melicerre, & aux sœurs Nereïdes.

Ie uoy (Dilliers) ie uoy serener la tempeste,
 Ie uoy le uieil Proté son troupeau renfermer,
 Ie uoy le uerd Triton s'egaier sur la mer,
 Et uoy l'Astre iumeau flamboier sur ma teste:

Ia le uent fauorable à mon retour s'appreste,
 Ia uers le front du port ie commence à ramer,
 Et uoy ia tant d'amis, que ne les puis nommer,
 Tendant les bras uers moy, sur le bord faire feste.

Ie uoy mon grand Ronfard, ie le cognois d'ici,
 Ie uoy mon cher Morel, & mon Dorat aussi,
 Ie uoy mon Delahaie, & mon Paschal encore:

Et uoy un peu plus loing (si ie ne suis deceu)
 Mon dinin Mauleon, duquel, sans l'auoir ueu,
 La grace, le sçauoir, & la uertu i'adore.

Et ie pensois aussi ce que pensoit Vlysse,
 Qu'il n'estoit rien plus doulx que uoir encor' un iour
 Fumer sa cheminee, & apres long seiour
 Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Ie me resjouissois d'estre eschappé au uice,
 Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
 Et d'auoir rapporté en France à mon retour
 L'honneur que lon s'acquiert d'un fidele seruice.

Las, mais apres l'ennuy de si longue saison,
 Mille soucis mordans ie trouue en ma maison,
 Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegence.

A dieu donques (Dorat) ie suis encor' Romain,
 Si l'arc que les neuf sœurs te meirent en la main,
 Tu ne me preste icy, pour faire ma uengence.

Morel, dont le sçauoir sur tout autre ie prise,
Si quelqu'un de ceulx-là, que le Prince Lorrain
Guida dernièrement au riuage Romain,
Soit en bien, soit en mal, de Rome te deuise:

Dy, qu'il ne sçait que c'est du siege de l'Eglise,
N'y ayant esprouuè que la guerre, & la faim,
Que Rome n'est plus Rome, & que celuy en uain
Presume d'en iuger, qui bien ne l'a comprise.

Celuy qui par la ruè a ueu publiquement
La courtisanne en coche, ou qui pompeusement
L'a peu voir à cheual en accoustrement d'homme
Superbe se monstrer: celuy qui de plein iour
Aux Cardinaux en cappe a ueu faire l'amour,
C'est celuy seul (Morel) qui peut iuger de Romme.

Vineus, ie ne uis onc si plaisante prouince,
Hostes si gracieux, ny peuple si humain,
Que ton petit Vrbin, digne que sous sa main
Le tienne un si gentil & si uertueux Prince.
Quant à l'estat du Pape, il fallut que i'apprinsè
A prendre en patience & la soif & la faim:
C'est pitié, comme là le peuple est inhumain,
Comme tout y est cher, & comme lon y pinse.

Mais tout cela n'est rien au pris du Ferrarois:
Car ie ne uouldrois pas pour le bien de deux Rois
Passer encor' un coup par si penible enfer.

Bref, ie ne sçay (Vineus) qu'en concludre à la fin,
Fors, qu'en comparaison de ton petit Vrbin,
Le peuple de Ferrare est un peuple de fer.

Il fait bon voir (Magny) ces Coïons magnifiques,
 Leur superbe Arcenal, leurs uaisseaux, leur abbord,
 Leur saint Marc, leur Palais, leur Realte, leur port,
 Leurs chāges, leurs profits, leur bāque, & leur trafiques.
 Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
 Leurs robes à grand' manche, & leurs bonnets sans bord,
 Leur parler tout grossier, leur grauité, leur port,
 Et leurs sages aduis aux affaires publiques.
 Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,
 Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter,
 Leurs femmes, leurs festins, leur uiure solitaire:
 Mais ce que lon en doit le meilleur estimer,
 C'est quand ces vieux coquz vont espouser la mer,
 Dont ilz sont les maris, & le Turc l'adultere.

Celuy qui d'amitié a uiolé la loy,
 Cherchant de son amy la mort & uitupere:
 Celuy qui en procez a ruiné son frere,
 Ou le bien d'un mineur a conuertiy à soy:
 Celuy qui a trahy sa patrie & son Roy,
 Celuy qui comme Oedipe a fait mourir son pere,
 Celuy qui comme Oreste a fait mourir sa mere,
 Celuy qui a nié son baptesme & sa foy:
 Marseille, il ne fault point que pour la penitence
 D'une si malheureuse abominable offense,
 Son estomac plombé martelant nuict & iour,
 Il uoise errant nuds piedz ne six ne sept annees:
 Que les Grysons sans plus il passe à ses iournees,
 I'entens sil ueult que Dieu luy doine du retour.

La terre y est fertile, amples les edifices,
Les poelles bigarrez, & les chambres de bois,
La police immuable, immuables les loix,
Et le peuple ennemy de forfaitz & de uices.
Ilz boiuent nuict & iour en Bretons & Suysse,
Ilz sont gras & refaits, & mangent plus que trois:
Voila les compagnons & correcteurs des Rois,
Que le bon Rabelais a surnommez Saulciffes.
Ilz n'ont iamais changé leurs habitz & façons,
Ilz hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ilz comptent à leur mode, & de tout se font croire:
Ilz ont force beaux lacs, & force sources d'eau,
Force prez, force bois. i'ay du reste (Belleau)
Perdu le souuenir, tant ilz me firent boire.

Ie les ay ueuz (Bizet) & si bien m'en souuient,
I'ay ueu dessus leur front la repentance peinte,
Comme on uoid ces esprits qui là bas font leur plainte,
Ayant passé le lac d'ou plus on ne reuient.
Vn croire de leger les folz y entretient,
Sous un pretexte faulx de liberie contrainte:
Les coupables fuitifz y demeurent par crainte,
Les plus fins & rusez honte les y retient.
Au demeurant (Bizet) l'auarice & l'enuie,
Et tout cela qui plus tormente nostre uie,
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.
Ie ne ueis onques tant l'un l'autre contre-dire,
Ie ne ueis onques tant l'un de l'autre mesdire:
Vray est, que, comme icy, lon n'y iure point Dieu.

SCENE.

S ceue, ie me trouuay comme le filz d'Anchise
 Entrant dans l'Elysee, & sortant des enfers,
 Quand apres tant de monts de neige tous couuers
 Ie uey ce beau Lyon, Lyon que tant ie prise.
 Son estroicte longueur, que la Sone diuise,
 Nourrit mil artisans, & peuples tous diuers:
 Et n'en desplaise à Londres, à Venise, & Anuers,
 Car Lyon n'est pas moindre en faict de marchandise.
 Ie m'estonnay d'y uoir passer tant de courriers,
 D'y uoir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,
 Plus dru que lon ne uoid les fleurs par les prairies.
 Mais ie m'estonnay plus de la force des ponts,
 Dessus lesquelz on passe, allant de la les monts,
 Tant de belles maisons, & tant de metairies.

De-uaulx, la mer regoit tous les fleuues du monde,
 Et n'en augmente point : semblable à la grand' mer
 Est ce Paris sans pair, ou lon uoid abysser
 Tout ce qui là dedans de toutes parts abonde.
 Paris est en sçauoir une Grece feconde,
 V ne Rome en grandeur Paris on peult nommer,
 V ne Asie en richesse on le peult estimer,
 En rares nouueautez une Afrique seconde.
 Bref, en uoyant (De-uaulx) ceste grande cité,
 Mon œil, qui par auant estoit exercité
 A ne semerueiller des choses plus estranges,
 Print esbaissement. ce qui ne me peut plaire,
 Ce fut l'estonnement du badaud populaire,
 La presse des chartiers, les procez, & les fanges.

Si tu ueulx uiure en Court (Dilliers) souuienne-toy
De t'accoster tousiours des mignons de ton maistre,
Si tu n'es fauory, faire semblant de l'estre,
Et de t'accommoder aux passetemps du Roy.
Souuienne-toy encor' de ne prester ta foy
Au parler d'un chascun: mais sur tout sois adextre
A t'aider de la gauche, autant que de la dextre.
Et par les mœurs d'autruy à tes mœurs donne loy.
N'auance rien du tien (Dilliers) que ton seruice,
Ne monstre que tu sois trop ennemy du uice,
Et sois souuent encor' muet, auenble, & sourd.
Ne fay que pour autruy importun on te nomme.
Faisant ce que ie dy, tu seras galland homme:
T'en souuienne (Dilliers) si tu ueulx uiure en Court.

Si tu ueulx seurement en Court te maintenir,
Le silence (Ronsard) te soit comme un decret.
Qui baille à son amy la clef de son secret,
Le fait de son amy son maistre deuenir.
Tu dois encor' (Ronsard) ce me semble, tenir
Aueq' ton ennemy quelque moyen discret,
Et faisant contre luy, monstre qu'à ton regret,
Le seul deuoir te fait en ces termes uenir.
Nous ucyons bien souuent une longue amitié
Se changer pour un rien en fiere inimitié,
Et la haine en amour souuent se transformer.
Dont (ueu le temps qui court) il ne fault s'esbair.
Ayme donques (Ronsard) comme pouuant haïr,
Haïs donques (Ronsard) comme pouuant aymer.

Amy,

A my, ie t'apprendray (encores que tu sois,
 Pour te donner conseil, de toy mesme assez sage)
 Comme iamais tes uers ne te feront outrage,
 Et ce qu'en tes escripts plus euter tu dois.
 Si de Dieu ou du Roy tu parles quelquefois,
 Fay que tu sois prudent, & sobre en ton langage:
 Le trop parler de Dieu porte souuent dommage,
 Et longues sont les mains des Princes & des Rois.
 Ne t'attache à qui peult, si sa fureur l'allume,
 Venger d'un coup d'espee un petit traict de plume,
 Mais presse (comme on dit) ta leure avec le doy.
 Ceulx que de tes bons mots tu uois pasmer de rire,
 Si quelque outrageux fol t'en ueult faire desdire,
 Ce seront les premiers à se mocquer de toy.

Cousin, parle tousiours des uices en commun,
 Et ne discours iamais d'affaires à la table,
 Mais sur tout garde toy d'estre trop ueritable,
 Si en particulier tu parles de quelqu'un.
 Ne commets ton secret à la foy d'un chascun,
 Ne dy rien qui ne soit pour le moins uray-semblable:
 Si tu mens, que ce soit pour chose profitable,
 Et qui ne tourne point au deshonneur d'aucun.
 Sur tout garde toy bien d'estre double en paroles,
 Et n'use sans propos de finesses friuoles,
 Pour acquerir le bruit d'estre bon courtisan.
 L'artifice caché c'est le uray artifice:
 La souris bien souuent perit par son indice,
 Et souuent par son art se trompe l'artisan.

Bizet, i'aymerois mieulx faire un bœuf d'un formy,
Ou faire d'une mousche un Indique Elephant,
Que le bon heur d'autruy par mes uers estoufant,
Me faire d'un chascun le publiq ennemy.

Souuent pour un bon mot on perd un bon amy,
Et tel par ses bons motz croit (tant il est enfant)
S'estre mis sur la teste un chapeau triomphant,
A qui mieulx eust ualu estre bien endormy.

La louange (Bizet) est facile à chascun,
Mais la Satyre n'est un ouurage commun:
C'est, trop plus qu'on ne pense, un œuure industrieux.
Il n'est rien si fascheux qu'un brocard mal plaisant,
Et fault bien (comme on dit) bien dire en mesdisant,
Ve u que le louer mesme est souuent odieux.

Gordes, ie scaurois bien faire un conte à la table,
Et si le estoit besoing, contrefaire le sourd:
I'en scaurois bien donner, & faire à quelque lourd
Le uray ressembler faulx, & le faulx ueritable.
Ie me scaurois bien rendre à chascun accointable,
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court:
Ie scaurois bien prester (comme on dit à la Court)
A upres d'un grand seigneur quelque œuure charitable.
Ie scaurois bien encor' pour me mettre en auant,
Vendre de la fumee à quelque poursuiuant,
Et pour estre employé en quelque bon affaire,
Me feindre plus ruzé cent fois que ie ne suis:
Mais ne le uoulant point (Gordes) ie ne le puis,
Et si ne blasme point ceulx qui le scauent faire.

Tu t'abuses (Belleau) si pour estre sçauant,
 Sçauant & uertueux, tu penses qu'on te prise:
 Il fault (comme lon dit) estre homme d'entreprise,
 Si tu ueulx qu'à la Court on te pousse en auant.
 Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du uent.
 Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,
 L'ignorance, l'enuie, avec la couuoitise:
 Par ces arts iusqu'au ciel on monte bien souuent.
 La science à la table est des seigneurs prisee,
 Mais en chambre (Belleau) elle sert de risee:
 Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.
 L'homme trop uertueux desplait au populaire:
 Et n'est-il pas bien fol, qui sefforçant de plaire,
 Se mesle d'un mestier, que tout le monde fuit?

Souuent nous faisons tort nous mesme' à nostre ouurage,
 Encor' que nous soyons de ceulx qui font le mieulx:
 Soit par trop quelquefois contrefaire les uieux,
 Soit par trop imiter ceulx qui sont de nostre aage.
 Nous ostons bien souuent aux Princes le courage
 De nous faire du bien: nous rendant odieux,
 Soit pour en demandant estre trop ennuyeux,
 Soit pour trop nous louant aux autres faire oultrage.
 Et puis nous nous plaignons de uoir nostre labeur
 Veu f d'applaudissement, de grace, & de faueur,
 Et de ce que chascun à son œuure souhaite.
 Bref, louë qui uouldra son art, & son mestier,
 Mais cestui-là (Morel) n'est pas mauuais ouurier,
 Lequel sans estre fol, peult estre bon poëte.

Ne te fasche (Ronsard) si tu vois par la France
Fourmiller tant d'escripts: ceulx qui ont merité
D'estre aduouez pour bons de la posterité,
Portent leur sauf-conduit, & lettre d'assurance.
Tout œuure qui doit uiure, il a des sa naissance
Vn Démon qui le guide à l'immortalité:
Mais qui n'a rencontré telle natiuité,
Comme un fruit abortif, n'a iamais accroissance.
Virgile eut ce Démon, & l'eut Horace encor,
Et tous ceulx qui du temps de ce bon siecle d'or
E stoient tenuz pour bons: les autres n'ont plus uie.
Qu'eussions-nous leurs escripts, pour uoir de nostre temps
Ce qui aux anciens seruoit de passetemps,
Et quelz estoient les uers d'un indocte Menie.

Autant comme lon peult en un autre langage
Vne langue exprimer, autant que la nature
Par l'art se peult monstrier, & que par la peinture
On peult tirer au uif un naturel uisage:
Autant exprimes-tu, & encor d'auantage,
Aueques le pinceau de ta docte escriture,
La grace, la façon, le port, & la stature
De celuy, qui d'Enee a descript le uoyage.
Ceste mesme candeur, ceste grace diuine,
Ceste mesme douceur, & maiesté Latine
Qu'en ton Virgile on uoid, c'est celle mesme encore,
Qui Françoise se rend par ta celeste ueine.
Des-Masures, sans plus, a faulte d'un Mecene,
Et d'un autre Cesar, qui ses uertus honnore.

Vous

Vous dictes (Courtisans) les Poëtes sont fous,
 Et dictes uerité: mais aussi dire i'ose,
 Que telz que uous soyez, uous tenez quelque chose
 De ceste douce humeur qui est commune à tous.

Mais celle-là (Messieurs) qui domine sur uous,
 En autres actions diuersément s'expose:
 Nous sommes fous en rime, & uous l'estes en prose:
 C'est le seul different qu'est entre uous & nous.

Vray est que uous auez la Court plus favorable,
 Mais aussi n'aez uous un renom si durable:
 Vous auez plus d'honneurs, & nous moins de souci.

Si uous riez de nous, nous faisons la pareille:
 Mais cela qui se dit, s'en uole par l'oreille:
 Et cela qui s'escriit, ne se perd pas ainsi.

Seigneur, ie ne scaurois regarder d'un bon œil
 Ces uieux Singes de Court, qui ne scauent rien faire,
 Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,
 Et se uestir, comme eulx, d'un pompeux appareil.

Si leur maistre se mocque, ilz feront le pareil,
 S'il ment, ce ne sont-eulx, qui diront du contraire:
 Plustost auront-ilz ueu, à fin de luy complaire,
 La Lune en plein midy, à minuiet le Soleil.

Si quelqu'un deuant eulx reçoit un bon uisage,
 Ilz le uont caresser, bien qu'ilz creuent de rage:
 S'il le reçoit mauvais, ilz le monstrent au doy.

Mais ce qui plus contre eulx quelquefois me despire,
 C'est quand deuant le Roy, d'un uisage hypocrite,
 Ilz se prennent à rire, & ne scauent pour quoy.

Je ne te prie pas de lire mes escripts,
Mais ie te prie bien qu'ayant fait bonne chere,
Et ioué toute nuict aux dez, à la premiere,
Et au ieu que Venus t'a sur tout mieulx appris,
Tu ne viennes icy desfascher tes esprits,
Pour te mocquer des uers que ie metz en lumiere,
Et que de mes escripts la leçon coustumiere,
Par faulte d'entretient, ne te serue de ris.
Je te priray encor', quiconques tu puisse' estre,
Qui, braue de la langue, & foible de la dextre,
De blesser mon renom te monstres tousiours prest,
Ne mesdire de moy : où prendre patience,
Si ce que ta bonté me preste en conscience,
Tu te le uois par moy rendre à double interest.

Si mes escripts (Ronsard) sont semez de ton loz,
Et si le mien encor' tu ne dedaignes dire,
D'estre enclos en mes uers ton honneur ne desire,
Et par là ie ne cherche en tes uers estre enclos.
Laissons donc, ie te pry, laissons causer ces sotz,
Et ces petits gallands, qui ne sachant que dire,
Disent, uoyant Ronsard, & Bellay s'entr'escire,
Que ce sont deux muletz, qui se grattent le doz.
Noz louanges (Ronsard) ne font tort à personne:
Et quelle loy defend que l'un à l'autre en donne,
Si les amis entre eulx des presens se font bien?
On peult comme l'argent trafiquer la louange,
Et les louanges sont comme lettres de change,
Dont le change & le port (Ronsard) ne coust rien.

On donne les degrez au sçauant escholier,
 On donne les estats à l'homme de iustice,
 On donne au courtisan le riche benefice,
 Et au bon capitaine on donne le collier:

On donne le butin au braue auanturier,
 On donne à l'officier les droits de son office,
 On donne au seruiteur le gaing de son seruice,
 Et au docte poëte on donne le laurier.

Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope
 Du peu de bien qu'on fait à sa gentile troppe?
 Il fault (Iodelle) il fault autre labeur choisir,
 Que celuy de la Muse, à qui ueult qu'on l'auance:
 Car quel loyer ueulx-tu auoir de ton plaisir,
 Puis que le plaisir mesme en est la recompense?

Si tu m'en crois (Baïf) tu changeras Parnasse
 Au Palais de Paris, Helicon au parquet,
 Ton laurier en un sac, & ta lyre au caquet
 De ceulx qui pour serrer, la main n'ont iamais lasse.

C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,
 Non à celuy des uers, ou moins y a d'acquêt,
 Qu'à au mestier d'un boufon, ou celuy d'un naquet.
 Fy du plaisir (Baïf) qui sans profit se passe.

Laiſsons donc, ie te pry ces babillardes Sœurs,
 Ce causeur Apollon, & ces uaines douceurs,
 Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers uerds.

Aux choses de profit, ou celles qui font rire,
 Les grands ont auiourdhuy les oreilles de cire,
 Mais ilz les ont de fer, pour escouter les vers.

Thiard, qui as changé en plus graue escriture
Ton doulx stile amoureux : Thiard, qui nous as fait
D'un Petrarque un Platon, & si rien plus parfait
Se trouue que Platon, en la mesme nature:
Qui n'admire du ciel la belle architecture,
Et de tout ce qu'on uoid les causes & l'effect,
Celuy urayement doit estre un homme contrefair,
Lequel n'a rien d'humain, que la seule figure.
Contemplons donc (Thiard) ceste grand' uolte ronde,
Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde:
Mais ne tenons les yeux si attachez en hault,
Que pour ne les baisser quelquefois uers la terre,
Nous soyons en danger, par le hurt d'une pierre,
De nous blesser le pied, ou de prendre le sault.

Par ses uers Teiens Belleau me fait aymer
Et le uin, & l'amour : Baif, ta challe mie
Me fait plus qu'une royne une rustique amie,
Et plus qu'une grand' uille un uillage estimer.
Le docte Pelletier fait mes flancs emplumer,
Pour uoler iusqu'au ciel avec son Vranie:
Et par l'horrible effroy d'une estrange armonie
Ronsard de piè en cap hardy me fait armer.
Mais ie ne sçay comment ce Démon de Iodelle
(Démon est-il urayement, car d'une uoix mortelle
Ne sortent point ses uers) tout soudain que ie l'oy,
M'aiguillonne, m'espoungt, m'espouante, m'affolle,
Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,
A moy mesmes m'ostant, me rault tout à soy.

En-cependant (Clagny) que de mil argumens
 Variant le desseing du royal edifice,
 Tu vas renouvelant d'un hardy frontispice
 La superbe grandeur des plus vieux monumens,
 Avec d'autres compas, & d'autres instrumens,
 Fuiant l'ambition, l'enuie, & l'avarice,
 Aux Muses ie bastis, d'un nouvel artifice,
 Vn palais magnifique à quatre appartemens.
 Les Latines auront un ouvrage Dorique
 Propre à leur grauité, les Greques un Attique
 Pour leur naisfueté, les Françoises auront,
 Pour leur graue douceur, une œuure Ionienne,
 D'ouurage elabouré à la Corinthienne
 Sera le corps d'hostel, ou les Thusques seront.

De ce royal palais, que bastiront mes doigts,
 Si la bonté du Roy me fournit de matiere,
 Pour rendre sa grandeur & beauté plus entiere,
 Les ornemens seront de traicts & d'arcs turquois.
 Là d'ordre flanc à flanc se uoyront tous noz Rois,
 Là se uoyra maint Faune, & Nymphes passagere,
 Sur le portail sera la Vierge forestiere,
 Aueques son croissant, son arc, & son carquois.
 L'appartement premier Homere aura pour marque,
 Virgile le second, le troisieme Petrarque,
 Du surnom de Ronsard le quatrieme on dira.
 Chascun aura sa forme & son architecture,
 Chascun ses ornemens, sa grace & sa peinture,
 Et en chascun (Clagny) ton beau nom se lira.

De uostre Dianet (de uostre nom i appelle)
Vostre maison d'Anet) la belle architecture,
Les marbres animez, la uiuante peinture,
Qui la font estimer des maisons la plus belle:
Les beaux lambris dorez, la luisante chappelle,
Les superbes dongeons, la riche couuerture,
Le iardin tapiße d'eternelle uerdure,
Et la uiue fontaine à la source immortelle:
Ces ouurages (Madame) à qui bien les contemple,
R apportant de l'antiq' le plus parfait exemple,
Monstrent un artifice, & despenße admirable:
Mais ceste grand' douceur iointe à ceste haultesse,
Et cest Astre benin ioint à ceste sagesse,
Trop plus que tout cela uous font emerueillable.

Entre tous les honneurs, dont en France est cognu
Ce renommé Bertran, des moindres n'est celuy
Que luy donne la Muse, & qu'on dise de luy,
Que par luy un Salel soit riche deuenü.
Toy donc, à qui la France a des-ia retenu
L'un de ses plus beaux lieux, comme seul auiourdhu
Ou les arts ont fondé leur principal appuy,
Quand au lieu, qui t'attend, tu seras paruenü,
Fay que de ta grandeur ton Magny se resente,
A fin que si Bertran de son Salel se uante,
Tu te puisses aussi de ton Magny uanter.
Tous deux sont Quercinois, tous deux bas de stature:
Et ne seroient pas moins semblables d'écriture,
Si Salel auoit seu plus doucement chanter.

Prelat,

Prelat, à qui les cieulx ce bon heur ont donné
 D'estre agreable aux Rois : Prelat, dont la prudence
 Par les degrez d'honneur a mis en euidence,
 Que pour le bien publiq' Dieu t'auoit ordonné:
 Prelat, sur tous prelatz sage & bien fortuné,
 Prelat, garde des loix, & des seaulx de la France,
 Digne que sur ta foy repose l'assurance
 D'un Roy le plus grand Roy qui fut onq couronné:
 Deuant que t'auoir ueu, i'honorois ta sagesse,
 Ton sçauoir, ta uertu, ta grandeur, ta largesse,
 Et si rien entre nous se doit plus honorer:
 Mais ayant esprouué ta bonté nompareille,
 Qui souuent m'a presté si doucement l'oreille,
 Je souhaite qu'un iour ie te puisse adorer.

Apres festre basty sus les murs de Carthage
 Vn sepulchre eternal, Scipion irité
 De uoir à sa uertu ingrate sa cité,
 Se banit de soy mesme en un petit uillage.
 Tu as fait (Oliuier) mais d'un plus grand courage,
 Ce que fit Scipion en son aduersité,
 Laisant, durant le cours de ta felicité,
 La Court, pour uiure à roy le reste de ton aage.
 Le bruit de Scipion maint coursaire attiroit
 Pour contempler celuy que chascun admiroit,
 Bien qu'il fust retiré en son petit Linterne.
 On te fait le semblable, admirant ta uertu,
 D'auoir laissé la Court, & ce monstre testu,
 Ce peuple qui ressemble à la beste de Lerne.

Il ne fault point (Duthier) pour mettre en euidence
Tant de belles uertus qui reluisent en toy,
Que ie te rende icy l'honneur que ie te doÿ,
Celebrant ton sçauoir, ton sens, & ta prudence.

Le bruit de ta uertu est tel, que l'ignorance
Ne le peult ignorer: & qui louë le Roy,
Il fault qu'il loue encor' ta prudence, & ta foy:
Car ta gloire est coniointe à la gloire de France.

Ie diray seulement que depuis noz ayeux
La France n'a point ueu un plus laborieux
En sa charge que toy, & qu'autre ne se treuue
Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de soing
De secourir l'amy à son plus grand besoing.
I'en parle seurement, car i'en ay fait l'espreuue.

Combien que ton Magny ait la plume si bonne,
Si prendrois-ie avec luy de tes uertus le soing,
Sachant que Dieu, qui n'a de noz presens besoing,
Demande les presens de plus d'une personne.

Ie dirois ton beau nom, qui de luy mesme sonne
Ton bruit parmy la France, en Itale, & plus loing:
Et dirois que Henry est luy mesme tesmoing,
Combien un Auanson auance sa couronne.

Ie dirois ta bonté, ta iustice, & ta foy,
Et mille autres uertus qui reluisent en toy,
Dignes qu'un seul Ronsard les sacre à la Memoire:

Mais sentant le soucy qui me presse le doz,
Indigne ie me sens de toucher à ton loz,
Sachant que Dieu ne ueult qu'on prophane sa gloire.

Quant

Quand ie voudray sonner de mon grand Auanson
 Les moins grandes uertus, sur ma chorde plus basse,
 Ie diray sa faconde, & l'honneur de sa face,
 Et qu'il est des neuf Sœurs le plus cher nourrisson.

Quand ie voudray toucher avec un plus hault son
 Quelque plus grand' uertu, ie chanteray sa grace,
 Sa bonté, sa grandeur, qui la iustice embrasse:
 Mais là ie ne mettray le but de ma chanson.

Car quand plus hautement ie sonneray sa gloire,
 Ie diray que iamais les filles de Memoire
 Ne diront un plus sage, & uertueux que luy,

Plus prompt à son deuoir, plus fidele à son Prince,
 Ne qui mieulx s'accommode au regne d'aujourd'hui,
 Pour seruir son Seigneur en estrange prouince.

Combien que ta uertu (Poulin) soit entendue
 Par tout ou des François le bruit est entendu,
 Et combien que ton nom soit au large estendu,
 Autant que la grand' mer est au large estendue:

Si fault-il toutefois que Bellay s'esuertue,
 Aussi bien que la mer, de bruire ta uertu,
 Et qu'il sonne de toy avec l'airain tortu
 Ce que sonne Triton de sa trompe tortue.

Ie diray que tu es le Tiphys du Iason,
 Qui doit par ton moyen conquerir la toison,
 Ie diray ta prudence, & ta uertu notoire:

Ie diray ton pouuoir qui sur la mer s'estend,
 Et que les Dieux marins te fauorisent tant,
 Que les terrestres Dieux sont ialoux de ta gloire.

Sage De-l'Hospital, qui seul de nostre France
Rabaissez auiourdhuy l'orgueil Italien,
Et qui nous monstres seul, d'un art Horacien,
Comme il fault chastier le uice & l'ignorance:
Si ie uoulois louer ton sçauoir, ta prudence,
Ta uertu, ta bonté, & ce qu'est urayement tien,
A tes perfections ie n'adiousterois rien,
Et pauvre me rendroit la trop grand'abondance.
Et qui pourroit, bons Dieux, faire plus digne foy
Des rares qualitez qui reluisent en toy,
Que ceste autre Pallas, ornement de nostre aage?
Ainsi iusqu'auiourdhuy, ainsi encor' uoid-on
Estre tant renommé le maistre de Platon,
Pour ce qu'il eut d'un Dieu la uoix pour tesmoignage.

Nature à uostre naistre heureusement seconde,
Prodigue uous donna tout son plus & son mieux,
Soit ceste grand' douceur qui luit dedans uoz yeux,
Soit ceste maiesté disertement faconde.
Vostre rare uertu, qui n'a point de seconde,
Et uostre esprit ailé, qui uoisine les cieulx,
Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,
Et la plus grand' faueur du plus grand Roy du monde.
Bref, uous auez tout seul tout ce qu'on peut auoir
De richesse, d'honneur, de grace, & de sçauoir:
Que uoulez-vous donc plus esperer d'auantage?
Le libre iugement de la posterité,
Qui encor' qu'ell' assigne au ciel uostre partage,
Ne uous donnera pas ce qu'auuez merité.

La fortune (Prelat) nous uolant faire uoir
 Ce qu'elle peult sur nous, a choisi de nostre aage
 Celuy qui de uertu, d'esprit, & de courage
 S'estoit le mieulx armé encontre son pouuoir.

Mais la uertu, qui n'est apprise à s'esmouuoir,
 Non plus que le rocher se meut contre l'orage,
 Donnera la fortune, & contre son oultrage
 De tout ce qui luy fault, se sçaura bien pouruoir.

Comme ceste uertu immuable demeure,
 A insi le cours du ciel se change d'heure en heure.

Aidez-uons donq (Seigneur) de uous mesme' au besoing,
 Et ioyeux attendez la saison plus prospere,
 Qui uous doit ramener uostre oncle & uostre frere:
 Car & d'eux & de uous le ciel a pris le soing.

Ce n'est pas sans propos qu'en uous le ciel a mis
 Tant de beautez d'esprit, & de beautez de face,
 Tant de royal honneur, & de royale grace,
 Et que plus que cela uous est encor promis.

Ce n'est pas sans propos que les Destins amis,
 Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,
 Soit par droit d'alliance, ou soit par droit de race,
 Vous ont par leurs arrestz trois grans peuples soubmis.

Ilz ueulent que par uous la France, & l'Angleterre
 Changent en longue paix l'hereditaire guerre
 Qui a de pere en filz si longuement duré:

Ilz ueulent que par uous la belle uierge Astree
 En ce Siecle de fer reface encor' entree,
 Et qu'on renuoye encor' le beau Siecle doré.

Muse, qui autrefois chantas la uerde Oliue,
E mpenne tes deux flancs d'une plume nouuelle,
Et te guindant au ciel aueques plus haulte aile,
Vole ou est d'Apollon la belle plante uiue.

Laisse (mon cher souci) la paternelle riue,
Et portant desormais une charge plus belle,
A dore ce hault nom, dont la gloire immortelle
De nostre pole arctiq' à l'autre pole arriue.

Louë l'esprit diuin, le courage indontable,
La courtoise douceur, la bonté charitable,
Qui soustient la grandeur, & la gloire de France.

Et dy, Ceste Princesse & si grande & si bonne,
Porte dessus son chef de France la couronne:
Mais dy cela si hault, qu'on l'entende à Florence.

Digne filz de Henry, nostre Hercule Gaulois,
Nostre second espoir, qui portes sus ta face
Retraicte au naturel la maternelle grace,
Et grauee en ton cœur la uertu de Vallois:

Cependant que le ciel, qui ia dessous tes loix
Trois peuples a soumis, armera ton audace
D'une plus grand' uigueur, suy ton pere à la trace,
Et apprens à donter l'Espagnol, & l'Anglois.

Voicy de la uertu la penible montee,
Qui par le seul traual ueult estre surmontee:
Voila de l'autre part le grand chemin battu,
Ou au seiour du uice on monte sans eschelle:
De ça (Seigneur) de ça, ou la uertu t'appelle,
Hercule se feit Dieu par la seule uertu.

L

La Grecque poésie orgueilleuse se uante
 Du loz qu'à son Homere Alexandre donna:
 Et les vers que Cesar de Virgile sonna,
 La Latine auiourdhuy les chante & les rechange.
 La Françoise qui n'est tant que ces deux scauante,
 Comme qui son Homere & son Virgile n'a,
 Maintient que le Laurier qui François couronna,
 Baste seul pour la rendre à tout iamais uiuante.
 Mais les uers, qui l'ont mise encor en plus hault pris,
 Sont les uostres (Madame) & ces diuins escripts
 Que mourant nous laissa la Royne uostre mere.
 O poésie heureuse, & bien digne des Rois,
 De te pouuoir uanter des escripts Nauarrois,
 Qui t'honnorent trop plus qu'un Virgile ou Homere!

Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché
 (Et cest enfer, Madame, a esté mon absence)
 Quatre ans & d'auantage a fait la penitence
 De tous les uieux forfaits dont il fut entaché.
 Ores, graces aux Dieux, ore il est relasché
 De ce penible enfer, & par uostre presence
 Reduict au premier point de sa diuine essence,
 A deschargé son doz du fardeau de peché:
 Ores sous la faueur de uoz graces prisees,
 Il iouit du repos des beaux champs Elysees,
 Et si n'a uolonté d'en sortir iamais hors.
 Donques, de l'eau d'oubly ne l'abbreuuez, Madame,
 De peur qu'en la beuuant, nouveau desir l'enflamme
 De retourner encor dans l'enfer de son corps.

Non pource qu'un grand Roy ait esté vostre pere,
Non pour vostre degré, & royale haulteur,
Chascun de vostre nom ueult estre le chanteur,
Ny pource qu'un grand Roy soit ores vostre frere.
La nature, qui est de tous commune mere,
Vous fit naistre (Madame) aueques ce grand heur:
Et ce qui accompagne une telle grandeur,
Ce sont souuent des dons de fortune prospere.
Ce qui vous fait ainsi admirer d'un chascun,
C'est ce qui est tout vostre, & qu'avec vous commun
N'ont tous ceulx-là qui ont couronnes sur leurs testes:
Ceste grace, & douceur, & ce ie ne sçay quoy,
Que quand vous ne seriez fille, ny sœur de Roy,
Si vous iugeroit-on estre ce que vous estes.

Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle
Ta seule nourriture, & ton accroissement,
Et qui de tes beaux raiz en nostre entendement
Produis ce hault desir, qui au ciel nous r'appelle,
N'apperçois-tu combien par ta uiue estincelle
La uertu luit en moy? n'as-tu point sentiment
Par l'œil, l'ouir, l'odeur, le goust, l'attouchement,
Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle?
Au seul obiect diuin de ton image pure
Se meut tout mon penser, qui par la souuenance
De ta haulte bonté tellement se r'assure,
Que l'ame & le uouloir ont pris mesme assurance
(Chassant tout appetit & toute uile cure)
De retourner au lieu de leur premiere essence.

Si la vertu, qui est de nature immortelle,
 Comme immortelles sont les semences des cieux,
 A insi qu'à noz esprits, se monstroit à noz yeux,
 Et noz sens hebetez estoient capables d'elle,
 Non ceulx-là seulement qui l'imaginent telle,
 Et ceulx ausquelz le vice est un monstre odieux,
 Mais on ueroit encor les mesmes uicieux
 Epris de sa beauté, des beautez la plus belle.
 Si tant aymable donc seroit ceste vertu
 A qui la pourroit voir (Vineus) i' esbahis-tu
 Si i' ay de ma Princesse au cœur l'image empreinte?
 Si sa uertu i' adore, & si d'affection
 Ie parle si souuent de sa perfection,
 Ve u que la uertu mesme en son uisage est peinte?

Quand d'une douce ardeur doucement agité
 I'userois quelquefois en louant ma Princesse,
 Des termes d'adorer, de celeste, ou Deesse,
 Et ces tiltres qu'on donne à la Diuinité,
 Ie ne craindrois (Melin) que la posterité
 Appellast pour cela ma Muse flateresse:
 Mais en louant ainsi sa royale haultesse,
 Ie craindrois d'offenser sa grande humilité.
 L'antique uanité aueques telz honneurs
 Souloit idolatrer les Princes & Seigneurs:
 Mais le Chrestien, qui met ces termes en usage,
 Il n'est pas pour cela idolatre ou flateur:
 Car en donnant de tout la gloire au Createur,
 Il loue l'ouurier mesme, en louant son ouurage.

Voyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,
La rancune, l'orgueil, le desir auenglé,
Dont cest aage de fer de uices tout rouglé
A uiolé l'honneur de l'antique iustice:

Voyant d'une autre part la fraude, la malice,
Le procez immortal, le droit mal conseillé:
Et voyant au milieu du uice dereiglé
Ceste royale fleur, qui ne tient rien du uice:

Il me semble (Dorat) noir au ciel reuolez
Des antiques uertus les escadrons ailez,
N'ayans rien delaisé de leur saison doree,

Pour reduire le monde à son premier printemps,
Fors ceste Marguerite, honneur de nostre temps,
Qui comme l'esperance, est seule demeuree.

De quelque autre subiect, que i'escriue, Iodelle,
Ie sens mon cœur transi d'une morne froideur,
Et ne sens plus en moy ceste diuine ardeur,
Qui t'enflamme l'esprit de sa uiue estincelle.

Seulement quand ie ueulx toucher le loz de celle,
Qui est de nostre siecle & la perle, & la fleur,
Ie sens reuiure en moy ceste antique chaleur,
Et mon esprit lassé prendre force nouvelle.

Bref, ie suis tout changé, & si ne sçay comment,
Comme on uoid se changer la uierge en un moment,
A l'approcher du Dieu qui telle l'a fait estre.

D'ou uient cela, Iodelle? il uient, comme ie croy,
Du subiect, qui produict naïuement en moy
Ce que par art contraint les autres y font naistre.

Ronsard.

Ronsard, i'ay ueu l'orgueil des Colosses antiques,
 Les theatres en rond ouuers de tous costez,
 Les colonnes, les arcs, les haults temples uoltez,
 Et les sommets pointus des carrez obelisques.
 I'ay ueu des Empereurs les grands thermes publiques,
 I'ay ueu leurs monuments que le temps a dontez,
 I'ay ueu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez,
 Et des uieux murs Romains les poudreuses reliques.
 Bref, i'ay ueu tout cela que Rome a de nouveau,
 De rare, d'excellent, de superbe, & de beau.
 Mais ie n'y ay point ueu encores si grand' chose
 Que ceste Marguerite, ou semble que les cieux,
 Pour effacer l'honneur de tous les siecles uieux,
 De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.

Ie ne suis pas de ceulx qui robbent la louange,
 Fraudant indignement les hommes de ualeur,
 Ou qui changeant la noire à la blanche couleur
 Sçauent, comme lon dit, faire d'un diable un ange.
 Ie ne fay point ualoir, comme un tresor estrange,
 Ce que ualent si hault noz marcadants d'honneur,
 Et si ne cherche point que quelque grand seigneur
 Me baille pour des uers des biens en contr' eschange.
 Ce que ie quiers (Gournay) de ceste sœur de Roy,
 Que i'honore, reuere, admire comme toy,
 C'est que de la louer sa bonté me dispense,
 Puis qu'elle est de mes uers le plus louable obiect:
 Car en louant (Gournay) si louable subiect,
 Le loz que ie m'acquiers, m'est trop grand' recompense.

Morel, quand quelquefois ie perds le temps à lire,
Ce que font auiourdhuy noz rraſiqueurs d'honneurs,
Ie ry de uoir ainſi deguiſer ces Seigneurs,
Deſquelz (comme lon dit) ilz font comme de cire.
Et qui pourroit, bons Dieux, ſe contenir de rire,
Voyant un corbeau peint de diuerſes couleurs,
Vn pourceau couronné de roſes & de fleurs,
Ou le protrait d'un aſne accordant une lyre?
La louange, à qui n'a rien de louable en ſoy,
Ne ſert que de le faire à tous monſtrer au doy,
Mais elle eſt le loyer de cil qui la merite.
C'eſt ce qui fait (Morel) que ſi mal uolontiers
Ie dy ceulx, dont le nom fait rougir les papiers,
Et que i'ay ſi frequent celuy de Marguerite.

Celuy qui de plus pres atteint la Deité,
Et qui au ciel (Bouiu) uole de plus haulre aile,
C'eſt celuy qui ſuiuſant la uertu immortelle,
Se ſent moins du fardeau de noſtre humanité.
Celuy qui n'a des Dieux ſi grand' felicité,
L'admire touteſois comme une choſe belle,
Honnore ceulx qui l'ont, ſe monſtre amoureux d'elle,
Il a le ſecond ranc, ce ſemble, merité.
Comme au premier ie tends d'aile trop foible & baſſe,
A inſi ie penſe auoir au ſecond quelque place:
Et comment puis-ie mieulx le ſecond meriter,
Qu'en louant ceſte fleur, dont le uol admirable,
Pour gagner du premier le lieu plus honorable,
Ne laiſſe rien icy qui la puiſſe imiter?

Quand

Quand ceste belle fleur premierement ie uey,
 Qui nostre aage de fer de ses uertus redore,
 Bien que sa grand' ualeur ie ne cogneusse encore,
 Si fus-ie en la uoyant de merueille rauy.

Depuis ayant le cours de fortune suiuy,
 Ou le Tybre tortu de iaune se colore,
 Et uoyant ces grands Dieux, que l'ignorance adore,
 Ignorans, uicieux, & meschans à l'enuy:

Alors (Forget) alors ceste erreur ancienne,
 Qui n'auoit bien cogneu ta Princesse & la mienne,
 La uenant à reuoir, se desilla les yeux:

Alors ie m'apperceu qu'ignorant son merite
 I'auois, sans la cognoistre, admiré Marguerité,
 Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.

La ieunesse (Du-ual) iadis me fit escrire
 De cest aueugle archer, qui nous aueugle ainsi:
 Puis fasché de l'Amour, & de sa mere aussi,
 Les louanges des Rois i'accorday sur ma lyre.

Ores ie ne ueulx plus telz argumens eslire,
 Ains ie ueulx, comme toy, poingt d'un plus hault souci,
 Chanter de ce grand Roy, dont le graue sourci
 Fait trembler le celeste, & l'infernal empire.

Ie ueulx chanter de Dieu. mais pour bien le chanter,
 Il fault d'un auant-ieu ses louanges tenter,
 Louant, non la beaulté de ceste masse ronde,

Mais ceste fleur, qui tient encor' un plus beau lieu:
 Car comme elle est (Du-ual) moins parfaite que Dieu,
 Aussi l'est elle plus que le reste du monde.

Bucanan, qui d'un uers aux plus uieux comparable
Le surnom de Sauvage ostes à l'Ecoffois,
Si i' auois Apollon facile en mon François,
Comme en ton Grec tu l'as, & Latin fauorable,
Ie ne ferois monter, spectacle miserable,
Dessus un echafault les miserables des Rois:
Mais ie rendrois par tout d'une plus douce uoix
Le nom de Marguerite aux peuples admirable:
Ie dirois ses uertus, & dirois que les cieux,
L'ayant fait naistre icy d'un temps si uicieux
Pour estre l'ornement, & la fleur de son aage,
N'ont moins en cest endroit démontré leur sçauoir,
Leur pouuoir, leur uertu, que les Muses d'auoir
Fait naistre un Bucanan de l'Ecosse sauuaige.

Paschal, ie ne ueulx point Iuppiter assommer,
Ny, comme fit Vulcan, luy rompre la ceruelle,
Pour en tirer dehors une Pallas nouvelle,
Puis qu'on ueult de ce nom ma Princesse nommer.
D'un effroyable armer ie ne la ueulx armer,
Ny de ce que du nom d'une cheure on appelle,
Et moins pour auoir neusa Gorgonne cruelle,
Veulx-ie en nouueaux cailloux les hommes transformer.
Ie ne ueulx deguifer ma simple poésie
Sous le masque emprunté d'une fable moisie,
Ny souiller un beau nom de monstres tant hideux:
Mais suiuant, comme toy, la ueritable histoire,
D'un uers non fabuleux ie ueulx chanter sa gloire
A nous, à noz enfans, & ceulx qui naistront d'eulx.

Ce-pendant (Pelletier) que dessus ton Euclide
 Tu monstres ce qu'en uain ont tant cherché les uieux,
 Et qu'en despit du uice, & du siecle enuieux,
 Tu te guindes au ciel comme un second Alcide:
 L'amour de la uertu, ma seule & seure guide,
 Comme un cygne nouveau, me conduit uers les cieux,
 Ou en despit d'enuie, & du temps uicieux,
 Je remplis d'un beau nom ce grand espace vuyde.
 Je uoulois, comme toy, les uers abandonner,
 Pour à plus hault labeur plus sage m'addonner:
 Mais puis que la uertu à la louer m'appelle,
 Je veulx de la uertu les honneurs raconter:
 Aueques la uertu ie ueulx au ciel monter.
 Pourrois-ie au ciel monter aueques plus haulte aile?

Dessous ce grand François, dont le bel astre luit
 Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinte
 Des lettres & des arts, & d'une troppe sainte,
 Que depuis sous Henry seconde elle a produit:
 Mais elle n'eut plus-tost fait monstre d'un tel fruit,
 Et plus-tost ce beau part n'eut la lumiere atteinte,
 Que ie ne scay comment sa clairté fut esteinte,
 Et uid en mesme temps & son iour, & sa nuit.
 Helicon est tary, Parnasse est une plaine,
 Les lauriers sont seichez, & France autrefois pleine
 De l'esprit d'Apollon, ne l'est plus que de Mars.
 Phæbus senfuit de nous, & l'antique ignorance
 Sous la faueur de Mars retourne encore en France,
 Si Pallas ne defend les lettres & les arts.

Sire, celuy qui est, a formé toute essence
De ce qui n'estoit rien. c'est l'œuvre du Seigneur:
Aussi tout honneur doit flechir à son honneur,
Et tout autre pouuoir ceder à sa puissance.
On uoid beaucoup de Rois, qui sont grands d'apparence:
Mais nul, tant soit il grand, n'aura iamais tant d'heur
De pouuoir à la uostre egaler sa grandeur:
Car rien n'est apres Dieu si grand qu'un Roy de France.
Puis donc que Dieu peult tout, & ne se trouue lieu
Lequel ne soit enclos sous le pouuoir de Dieu,
Vous, de qui la grandeur de Dieu seul est enclose,
E largissez encor sur moy uostre pouuoir,
Sur moy, qui ne suis rien: à fin de faire uoir,
Que de rien un grand Roy peult faire quelque chose.

FIN.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

IL est permis à Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'Vniuersité de Paris d'imprimer & uendre ce present liure intitulé, Les Regrets & autres œuvres poétiques de IOACHIM DV BELLAY. Et defendu tresexpressément de par le Roy à tous autres Imprimeurs & Libraires de imprimer ne exposer en uente d'autre impression (ni mesme de la sienne, sans son consentement) ledict liure, & autres œuvres poétiques de dict autheur imprimees par ledict Morel: Et ce, sur peine de confiscation des liures & d'amende arbitraire enuers le Roy, l'autheur, & ledict Imprimeur. Ainsi que plus amplement il appert par le Priuilege ostroyé audict DV BELLAY, Donné à Paris le XVII^r iour de Ianuier, Mil cinq cens cinquante sept.

Signé DVTHIEL